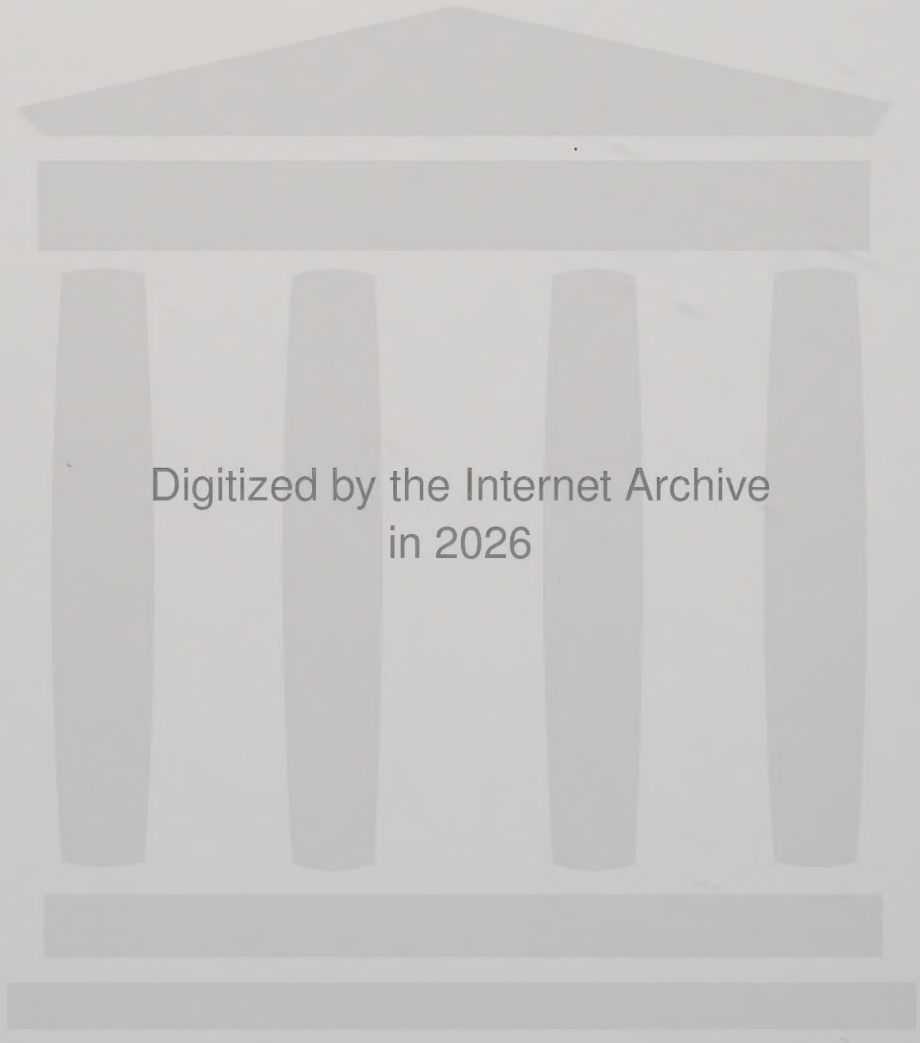
Précis D'histoire Serbe...

V. Bain, M. Miladinovitch



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/precisdhistoires0000vbai

Précis D'histoire Serbe...

V. Bain, M. Miladinovitch

Nabu Public Domain Reprints:

You are holding a reproduction of an original work published before 1923 that is in the public domain in the United States of America, and possibly other countries. You may freely copy and distribute this work as no entity (individual or corporate) has a copyright on the body of the work. This book may contain prior copyright references, and library stamps (as most of these works were scanned from library copies). These have been scanned and retained as part of the historical artifact.

This book may have occasional imperfections such as missing or blurred pages, poor pictures, errant marks, etc. that were either part of the original artifact, or were introduced by the scanning process. We believe this work is culturally important, and despite the imperfections, have elected to bring it back into print as part of our continuing commitment to the preservation of printed works worldwide. We appreciate your understanding of the imperfections in the preservation process, and hope you enjoy this valuable book.

PRÉCIS
D'HISTOIRE SERBE

PREMIERS PAYS occupés
PAR LES SLAVES
à leur arrivée dans LES BALKANS
Laibach
CARNIOLE
Agram
CROATIE
ISTRIE
SLAVONIE
Drave
Danube
Theisse
Maros
Save
SYRMIE
BANAT
ROUMANIE
Bucarest
BOSNIE
Drina
Belgrade
Morava
Timok
Vidin
Danube
Sérajevo
SERBIE
DALMATIE
Neretva
Piva
Hum
HERZÉGOVINE
Lim
Tara
Trébinjé
RASCIE
Nich
BULGARIE
MER ADRIATIQUE
MONTÉNÉGRO
KOSSOVO
Sofia
Ragusе
Morava de Sud
Drin
Maritza
Uskub
Andrinople
Scutari
Drin noir
Vardar
Struma
Constantinople
ITALIE
ALBANIE
L. Okhrida
MACEDOINE
L. Thaïr
MER DE MARMARA
Salonique
Bistritza
Dardanelles
ASIE MINEURE
MER NOIRE

PRÉCIS
D'HISTOIRE SERBE

PAR

V. BAIN ET **M. MILADINOVITCH**

Inspecteur primaire, Directeur de l'École serbe de Jausiers.

Professeur au Lycée de Monastir.

PRÉFACE DE JEAN BRUNHES

Professeur de Géographie humaine au Collège de France,
Secrétaire général de *La Nation serbe en France*.

PARIS
LIBRAIRIE DELAGRAVE
15, RUE SOUFFLOT, 15
1917

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Librairie Delagrave, 1917.

221181
NOV -5 1918
F594
B16

PRÉFACE

Deux lettres inédites de 1912 et de 1913.

Les Serbes et les Croates (qui sont des Serbes) sont les plus slaves des peuples balkaniques; ils sont très authentiquement venus de la Russie méridionale, ayant franchi les Carpathes et s'étant répandus dans la vallée du Danube et dans les vallées de ses grands affluents, la Theiss, la Save et la Morava.

Ces territoires montagneux qui s'étendent jusqu'à l'Adriatique sont occupés par les descendants mêlés de races préhistoriques et historiques mal connues, que les Serbes dominèrent et assimilèrent. Ce sont sans doute ces mélanges de dosages variés qui expliquent les différences entre les Bosniaques-Herzégoviniens qui sont les Serbes les plus brachycéphales et les Serbes de la Serbie proprement dite qui sont plutôt dolichocéphales. Les Serbes constituent néanmoins un groupe ethnique qui a très nettement sa marque : le plus grand nombre d'entre eux ont des cheveux de couleur plutôt claire; beaucoup sont, en effet, bruns ou châtains et leurs iris sont souvent bleus; de plus, le nez vigoureusement dessiné, rectiligne, fait un angle avec le front (c'est, dans les Balkans, le « nez slave » qui est l'inverse de ce qu'on appelle le « nez grec »). En fin de compte, le type serbe est un vrai type ethnique, original et vivace.

C'est la vie historique qui crée les nations et qui, par contre-coup, maintient et façonne la race. Telle est l'idée évolutive, tenant compte du réel, et qui doit être opposée à

la fameuse thèse, chère aux mégalomanes germaniques, et qui prétend imposer le dogme des races immuables, faites les unes pour la domination, les autres pour la servitude.

L'empire serbe et la civilisation serbe ont déterminé, puis fixé, puis renforcé le type physique des Serbes en l'associant à un très beau type moral, et en unissant, par-dessus tout, ceux qui se rattachaient à ce double type physique et moral par le lien indissoluble d'une langue commune.

Aujourd'hui encore, malgré toutes les vicissitudes de l'empire serbe, malgré les Turcs, les Hongrois et les Autrichiens, malgré les séparations politiques et les conversions religieuses forcées, il existe *dix millions* d'êtres humains qui parlent la même langue et qui sont unis par les mêmes douleurs historiques et les mêmes espoirs politiques : Dalmates et Slovènes, Monténégrins et Herzégoviniens, Bosniaques et Serbes de la Serbie, du Banat, de Kossovo, de la Macédoine ou de la Métokia.

Nous osons dire : dix millions. Et voici nos preuves. Le meilleur ouvrage scientifique sur *La Race slave* est celui du savant tchèque Lubor Niederle, professeur à l'Université de Prague, ouvrage qui a été traduit en français par mon éminent collègue Louis Leger (Paris, Félix Alcan, éditeur). Dans ce livre, nous trouvons la statistique suivante, qui nous autorise, étant donné qu'elle date de six années, à en majorer légèrement les totaux (d'ailleurs à notre avis un peu trop modestes) :

Autriche	711 382
Croatie et Slavonie	2 101 580
Hongrie, environ	700 000
Rieka (Fiume)	13 929
Bosnie-Herzégovine (recensement de 1905) environ	1 650 000
Monténégro, environ	350 000
Royaume de Serbie (c'était avant les conquêtes de 1912-13)	2 298 550
Vieille-Serbie et Macédoine, environ (chiffre faible !)	300 000
Vilayet de Scutari d'Albanie environ (chiffre faible !)	100 000
Italie	5 000
Russie	3 000
Amérique et autres pays	300 000
Total	8 533 441

Ces chiffres sont sensiblement inférieurs à ceux que publie, en tête de chacun de ses numéros, le *Bulletin Yougoslave* édité par le Comité Yougoslave de Londres (dont le président est le Dr Trumbitch) :

Les Yougoslaves — les Serbes, les Croates et les Slovènes — unis par le sang, la langue, les traditions, les conditions économiques et politiques et les aspirations nationales, ne forment qu'une seule et même nation.

Les Yougoslaves vivent en un groupe compact de cinq millions d'hommes dans les royaumes libres de Serbie et de Crna Gora (Monténégro) et en Autriche-Hongrie où ils sont huit millions

En Autriche-Hongrie, ils sont soumis à deux dominations. l'Allemande et la Magyare, et divisés en dix provinces. Ils y sont opprimés et persécutés au point de vue national, civil, économique, et leur civilisation propre y est menacée.

2 100 000 Yougoslaves vivent sous la domination allemande, à savoir : en Styrie méridionale 410 000, en Carinthie méridionale 120 000, en Carniole 490 000, en Gorica-Gradiska 155 000, en Istrie 225 000, en Dalmatie 610 000.

Les Magyars imposent leur autorité à 3 200 000 Yougoslaves, à savoir : en Croatie-Slavonie 2 300 000 au sud et au sud-ouest de la Hongrie (Medjumurje, le long de la frontière de la Styrie et de la Hongrie, en Baranja, en Backa et dans le Banat) 900 000.

En Bosnie-Herzégovine, sous la domination commune austro-magyare, on compte 1 900 000 Yougoslaves.

Mais rappelons-nous, d'autre part, qu'un des amis les plus chaleureux et les plus influents qu'ait comptés parmi les Français la Nation Serbe, Albert Malet — une des plus nobles victimes de la grande guerre — faisait siennes en 1913 les conclusions du professeur serbe qui est le premier géographe et géologue des Balkans, Jovan Cvijić :

Une statistique, disait Malet, dressée en 1908 par un savant serbe très prudent et très scrupuleux, géographe de réputation européenne, M. Cvijić, fixe à 9 657 000 le nombre des membres de la famille serbe. La famille étant une des plus fécondes de l'Europe, ce n'est certainement pas être beaucoup au-dessus de la vérité que de lui attribuer aujourd'hui 10 millions de représentants [1].

Le total approximatif de 10 millions que j'ai obtenu par

1. *Les Aspirations autonomistes en Europe*, Paris, Félix Alcan, 1913. Conférence VI, *La Nationalité serbo-croate*, par Albert Malet, p. 136.

ailleurs me paraît donc tout à fait raisonnable, et correspond à une vraie réalité humaine.

Une même âme, portée par la même langue, a persisté; elle a continué à maintenir et, pour ainsi dire à « informer » comme constituant un seul peuple, des populations soumises à des destinées, à des persécutions et, plus encore, à des rivalités qui eussent dû les conduire à l'oubli de leur communauté d'origine.

Le « bloc serbe » est un bloc ethnique et linguistique qui va de Trieste jusqu'à Nich et de la Theiss jusqu'à l'Albanie. Lorsque la Serbie de la Choumadia et de Kossovo était sous la sujétion terrible des Turcs, c'est en Dalmatie et en Bosnie que s'est produit le réveil littéraire qui a été et qui est encore aujourd'hui une Renaissance resplendissante. Aux hommes de la Serbie proprement dite revient la gloire d'avoir maintenu le feu sacré de l'indépendance politique et d'avoir conquis par eux-mêmes le droit à la vie, ou plutôt le droit à la résurrection. Pour les autres États chrétiens qui sont nés de la diminution progressive de l'empire turc, le salut est venu de l'extérieur. Ce sont des nations plus puissantes qui ont imposé le respect et la reconstitution de la Grèce ou de la Bulgarie. La Serbie seule s'est faite d'elle-même.

Que ce grand souvenir, qui date à peine d'un siècle, soit pour les Serbes et pour nous le fondement de notre grand espoir!

Le mot grec *Scandalon* qui est devenu en latin *scandalum* veut dire le « caillou », la petite pierre. Le scandale est donc le caillou contre lequel on vient buter et qui arrête brusquement la marche du piéton, du cavalier, et, au *figuré*, la marche coutumière de la pensée, des mœurs ou des ambitions.

La Serbie a été le « scandale » sur la route de l'Autriche envahissante et du germanisme ou pangermanisme dominateur.

Sise sur la Save et sur le Danube, installée dans le grand couloir de passage qu'est la vallée de la Morava, la Serbie était le butoir contre lequel venait se heurter la poussée vers le Sud et vers l'Est, le *Drang nach Osten*, dont la domestication des Turcs et la construction du chemin de fer de Bagdad était la majeure et double expression politique et économique.

On ne saurait s'expliquer l'âpre acharnement de la monarchie dualiste contre les Serbes, si l'on ne considérait d'abord la situation géographique des pays occupés par les Serbes. Le « bloc serbe » barre géographiquement à l'Autriche-Hongrie les routes vers l'Adriatique, d'une part, et les routes vers Salonique et la mer Égée de l'autre. L'Autriche ne peut « marcher » vers la mer et vers le sud que moyennant l'assujettissement politique des Serbes. Elle y a travaillé avec persévérance. Elle avait déjà dominé Slovènes, Dalmates et Croates; après avoir « organisé » la Bosnie et l'Herzégovine, elle les avait annexées en 1908; il ne restait plus devant elle que les Serbes du royaume de Serbie et les Monténégrins. Encore une marche à franchir, et le « scandale serbe » serait pour toujours anéanti!

A la lumière de ces données géographiques fondamentales, il convient de suivre non seulement la politique autrichienne vis-à-vis de la Serbie depuis les tristes années du règne de Milan — tantôt cajoleuse et même séductrice, tantôt venimeuse et même violente — mais surtout les faits qui ont précédé et même déclenché la formidable guerre européenne. Qu'on relise, en particulier, le texte du fameux ultimatum autrichien adressé à la Serbie le 10/23 juillet 1914 :

Conformément à la déclaration antérieure du 31 mars 1909, il faut obtenir, il faut exiger que la Serbie abandonne définitivement tous les Serbes d'Autriche à leur sort autrichien et qu'elle abdique tout rêve de « Grande Serbie ». Se rendant aux conseils des grandes puissances, la Serbie s'engage dès à présent à abandonner l'attitude de protestation et d'opposition qu'elle a observée à l'égard de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, etc....

L'Autriche-Hongrie et le germanisme se trouvèrent arrêtés et menacés non seulement par les cris de triomphe ou de protestation qui s'élevaient de parmi les Serbes du Royaume, mais tout autant par l'écho de ces cris qui retentissaient parmi tous les Slaves du Sud de la monarchie dualiste. Nous en avons une affirmation très claire dans la première des lettres que nous publions plus loin.

La résistance serbe à l'oppression turque avait été déjà, pour la Turquie, le « scandale »; car, encore un coup, la Serbie fut le premier et le seul des États balkaniques à se recréer par ses propres forces seules, en face et à l'encontre de la Turquie dominatrice. Et la Serbie fut le seul des États

Balkaniques à n'avoir durant les XIXe et XXe siècles que des dynasties nationales.

C'est encore le « bloc serbe » qui est géographiquement et politiquement la vraie borne d'arrêt du germanisme. Même si les Serbes n'étaient pas nos chers et admirables alliés, ils travailleraient, par leur situation et par leur évolution progressive, à lutter contre ce même germanisme dont les vagues furieuses sont venues battre la cote 304 et le Mort-Homme, les hauteurs de Douaumont et de Vaux, le plateau de Craonne et le Chemin des Dames.... Ainsi, par les raisons les plus profondes qui soient, par leur place sur l'écorce terrestre, et par les impulsions mystérieuses de tout leur passé, les Serbes ne peuvent être que nos amis. Ils l'ont été. Ils le sont.

Une preuve touchante et convaincante de cette amitié plus grande que jamais entre les Français et les Serbes nous est apportée par le petit livre que voici. Un professeur agrégé au lycée de Bitolj (Monastir), M. Miladinovitch, et un inspecteur français de l'enseignement primaire, M. V. Bain, se sont rencontrés à l'école de Jausiers, occupés l'un et l'autre à l'instruction et à l'éducation des jeunes Serbes réfugiés en France; à tous les deux, ils ont écrit ce rapide, intelligent et utile précis de l'histoire serbe.

Puis, ils m'ont fait demander d'écrire une préface; la préface était superflue et j'étais fort occupé; mais ils ont trouvé comme avocat un homme de grand cœur auquel on ne saurait rien refuser, mon ami Honnorat, député des Basses-Alpes.

La préface vraie des événements actuels est dans les faits de 1912 et de 1913. Or, en ces années particulièrement critiques, je me suis affirmé, spontanément et énergiquement, comme l'ami de la nation serbe : c'est là mon plus vrai titre à l'amitié de nos valeureux alliés d'aujourd'hui. Puisque cette préface m'en donne l'occasion, je tiens à publier deux lettres que j'ai alors écrites à deux ministres de mon pays; elles permettront du moins à ceux qui auront pris quelque intérêt au présent *Précis d'Histoire Serbe* de se reporter aux heures décisives de 1912 et de 1913, et de mieux comprendre la place exceptionnelle qu'ont tenue et que tiennent les affaires serbes dans l'histoire de l'Europe Centrale et Orientale.

Je veux seulement ajouter une réflexion essentielle :

Nos amis Serbes qui ne peuvent pas ne pas avoir confiance en nous, doivent nous faire quelque crédit lorsque nous avons à résoudre les difficultés qui joignent leurs intérêts à ceux d'autres États alliés. Avec la même indépendance nous parlerons pour eux, et nous leur parlerons à eux.

Il ne leur suffit pas non plus de déclarer : il y aura une Grande Serbie. C'est trop facile et ce n'est pas aborder les vraies questions qui sont celles du statut politique, du statut économique et des limites de l'État nouveau.

Nous voulons une Bohême, une Pologne, une Yougoslavie, ou Grande Serbie, mais non pas telles qu'elles soient fatalement livrées au joug économique de la puissance tyrannique dont nous avons cherché, au prix de notre sang, à les délivrer. Il n'y a pas un seul problème politique qui puisse être envisagé sans sa contre-partie de l'organisation économique.

Faire de la politique seule, à la manière d'une certaine diplomatie vermoulue ou à la manière d'un certain idéalisme et pacifisme transcendants, c'est arracher d'une main les libertés que l'on concède de l'autre.

La rançon de la guerre mérite une paix mieux assurée.

Le bicyclette ne peut pas être en équilibre au repos. Son équilibre est *dynamique* : c'est dire que le mouvement même permet l'équilibre. Le mouvement des États, c'est leur vie économique. Déterminer l'existence territoriale d'un État en dehors de son régime économique est aussi sot et aussi fou que de vouloir étudier l'équilibre de la bicyclette au repos. Ne soyons pas de ces conservateurs bornés qui se bercent et se bernent de l'espoir immobiliste de fixer un groupe ethnique politique ou social dans une formule rigide et éternelle. En toutes choses, sachons substituer au faux équilibre *statique* l'équilibre *dynamique*.

Première lettre, écrite en 1912, moins d'un mois après le commencement de la guerre des « alliés balkaniques » contre la Turquie et définissant les conditions et la portée de l'effervescence produite parmi les Serbes de Bosnie et d'Herzégovine par les premiers succès des alliés balkaniques, ainsi que l'attitude et la politique, dès alors sympathiques à la Turquie, de tous les fonctionnaires austro-hongrois.

(*Cette lettre était adressée à M. A. Millerand, ministre de la Guerre.*)

Paris, le 2 novembre 1912.

Monsieur le Ministre,

Je reviens de Bosnie-Herzégovine-Dalmatie, où j'ai passé plus de trois semaines; et, travaillant là-bas en géographe, j'ai dû sortir des grandes villes et circuler dans les villages depuis Raguse jusqu'à Višegrad et Vardište à la frontière serbe. Je n'ai naturellement rien vu de la guerre, et au sujet des faits de la guerre des Balkans, j'ai été renseigné *sur l'ensemble* et ai pu me faire un jugement, lorsque j'ai quitté la Péninsule pour rentrer vers ce qu'en Bosnie même on appelle « l'Europe ».

Mais ce que j'ai vu, ce que j'ai senti, c'est l'état d'esprit qui règne dans les différents groupes de *cette masse slave* qui va de la Drina à l'Adriatique et de la Save au Monténégro, — masse humaine dont l'impassibilité est la façade présente, mais qui est remuée jusqu'au fond par les hauts faits des frères tout proches.

L'Autriche a dans la Bosnie-Herzégovine une véritable Algérie; elle a fait là de la colonisation officielle et militaire (sous la direction du ministère commun de Vienne) qui constitue une œuvre certes digne d'étude.

Tous les services essentiels sont militaires, assurés par des officiers et des soldats : *K.u.K. Militär-Post, K.u.K. Militär-Telegraph*, etc., et par-dessus tout, les

chemins de fer sont entre les mains de l'armée d'occupation.

L'Autriche-Hongrie se préparait depuis deux ans aux éventualités actuelles, et la Bosnie-Herzégovine était si bien organisée, depuis quelques mois surtout, sur le pied de guerre, que l'autorité s'est payé le luxe de ne pas même faire exécuter un mouvement de troupes depuis les diverses déclarations de guerre. Tout était donc là-bas dans l'immobilité apparente, immobilité grosse d'anxiété.

Je savais certes que l'Autriche est un agent du *Deutschtum*; mais je ne me doutais pas à quel point, avec quelle intensité toute la politique autrichienne dans la Bosnie-Herzégovine se traduit par une avancée redoutable et multiforme du germanisme. Le personnel des fonctionnaires est à moitié autrichien, à moitié hongrois, comme il convient. Il m'a semblé pourtant que la part des Hongrois était plus grande que celle des Autrichiens; j'ai vu, par exemple, le préfet et le sous-préfet de Mostar, tous les deux Hongrois. Kallay, qui a été le grand organisateur de la Bosnie-Herzégovine était Hongrois; peut-être est-ce à cela que tient cette prépondérance de l'élément hongrois, si prépondérance il y a. Toujours est-il que les Slaves qui parlent avec crainte et avec inimitié du régime actuel, disent souvent, quoique le ministère commun soit à Vienne : « le régime de Budapest ». Malgré les divisions entre Allemands et Magyars, la fatalité historique veut et fait que les Hongrois ont partie si étroitement liée avec les Autrichiens en Bosnie-Herzégovine que là, dans ce pays conquis, ils sont eux-mêmes d'habiles, persévérants et décisifs propagateurs de l'influence allemande.

C'est donc ce germanisme envahissant, — à la frontière duquel je me suis battu pendant seize années de séjour en Suisse — qui prend et domine peu à peu une contrée entièrement slave. La seule communauté non slave en Bosnie-Herzégovine est la communauté israélite, et l'invasion du Deutschtum est si grave et neuve que, même parmi les Juifs, elle a suscité des divisions : les

juifs autochtones dits « Spagnoli » sont séparés des juifs berlinois, viennois, hongrois, qui se sont jetés comme sur une proie sur ce marché de Bosnie-Herzégovine.

L'Autriche-Hongrie se tire d'une situation très délicate et difficile en vertu de sa traditionnelle expérience de la domination de races et de peuples hostiles; elle est passée maîtresse incomparable en fait de tours de force d'équilibriste, et ses fonctionnaires ont la souplesse que nécessite un pareil métier. Jusqu'à l'annexion, les Autrichiens étaient favorables aux Croates et aux Serbes, car le seul danger venait des Musulmans. Depuis l'annexion, l'Autriche-Hongrie a changé de système : ce sont les Musulmans qui ont des faveurs, et ce sont les Serbes qui, constituant le seul danger possible, sont les ennemis. Il y a des préfets musulmans : le préfet de Banjaluka, la deuxième ville de la Bosnie (après Sarajevo), est un Musulman.

Toute la population de la Bosnie-Herzégovine (juifs à part) est homogène : elle est slave, elle est serbe, elle parle la même langue, le serbo-croate qui est le serbe. Mais, lors de la conquête de la Bosnie par les Turcs, l'aristocratie (comme il est arrivé dans l'histoire à presque toutes les aristocraties) avait trahi sa foi pour garder ses privilèges et ses terres, et un tiers des Bosniaques étaient devenus Mahométans. Chose curieuse : encore aujourd'hui ils ne savent ni le turc, ni l'arabe, ils sont incapables de lire le Coran, mais ils sont devenus des fanatiques à l'égard de leurs frères de race, de langue et de lieu; ils sont presque plus Turcs que les Turcs. Ils s'appellent non pas mahométans, mais Turcs. De même, et de plus en plus, à l'inverse de ce qui avait lieu il y a trente ans, les catholiques s'appellent eux-mêmes « Croates » plutôt que catholiques; les orthodoxes, « Serbes », et jamais « Grecs » ou « orthodoxes ». Cependant, *pour plus de clarté*, je prendrai ici le contre-pied du langage courant, du langage populaire, du langage des campagnes; et pour éviter la confusion entre les Serbes de Dalmatie ou de Bosnie et

les Serbes de Serbie, j'appellerai les Serbes « orthodoxes » et de même, les Croates « catholiques », et les prétendus Turcs, qui, dans la rue, vous répondent avec orgueil qu'ils sont « Turcs », je les appellerai « mahométans » ou « musulmans ».

Donc, le gouvernement officiel de Bosnie-Herzégovine s'est, depuis l'annexion, singulièrement rapproché des musulmans. J'ai dîné, à diverses reprises au début de la guerre, avec des Autrichiens et des Hongrois, hauts fonctionnaires qui ne cachaient pas leurs sympathies et leurs vœux pour la Turquie. A ce moment-là, j'en avais été un peu suffoqué; sinon surpris. Lorsque je me suis rendu compte de l'état d'esprit extraordinairement turcophile des chancelleries et encore davantage des milieux financiers européens, j'ai compris le sens de cette ultime vague de turcophilie en plein pays slave. J'étais, en effet, saisi là-bas du contraste entre l'état d'esprit des gouvernements et l'état d'esprit des autochtones.

Certes, il est toujours prématuré et il est souvent présomptueux de réduire en quelques alinéas des faits aussi complexes, aussi « intérieurs » que ceux-là. Il y a pourtant des « impressions de masse » qu'il peut être opportun de noter en une heure aussi critique.

La politique actuelle de l'Autriche-Hongrie en Bosnie-Herzégovine tend à rapprocher les Musulmans et les Catholiques (Croates) afin de se faire un appui et de s'assurer une majorité contre le seul groupe dangereux : les Orthodoxes (Serbes), le groupe d'ailleurs le plus nombreux.

Preuves : le gouvernement ayant échoué à faire passer un projet de loi sur les chemins de fer devant le Landtag, nouvellement accordé par la Constitution, Landtag qui s'appelle en serbe « Sabor », le Landtag a été congédié pendant plus d'un an, et l'Autriche-Hongrie a travaillé à se faire une majorité *catholique-musulmane* contre l'élément serbe. C'est le mardi 22 octobre que le « Sabor » a été de nouveau convoqué à Sarajevo et a repris ses séances. La majorité est assurée parce qu'on a « tra-

vaillé » des éléments catholiques : l'archevêque catholique Stadler est un agent gouvernemental habile, et aussi l'avocat Manditch, catholique devenu président du « Sabor, » c'est-à-dire de la Chambre des députés. Les cercles officiels sentent toute la gravité pour l'Autriche des jours qui se déroulent et ils cherchent par tous les moyens à calmer les esprits slaves, à les endormir; entre autres documents, je vous envoie, par exemple, un article de la *Bosniche Post*, journal de Sarajevo, qui représente et qui défend l'influence autrichienne, c'est-à-dire la cause du germanisme (c'est comme le *Temps* de Sarajevo); vous admirerez avec quel art on veut persuader à la Bosnie qu'elle n'est pas sous la férule militaire, tout en y étant.

Le mouvement des chefs catholiques qui voient des avantages réels pour le catholicisme à s'appuyer sur l'Autriche-Hongrie ne m'a point paru correspondre au mouvement réel du pays. Dans les campagnes, j'ai causé notamment en latin avec quelques franciscains serbo-croates, curés de paroisses; les franciscains serbo-croates sont, en somme, ceux qui ont sauvé le catholicisme en Bosnie-Herzégovine, et par ce que vous savez de la mentalité un peu fruste et violente des franciscains italiens en Palestine, par exemple, vous pouvez imaginer ce que sont les franciscains serbo-croates. Or, mes conversations en allemand avec les catholiques de Sarajevo ou de Mostar rendaient un tout autre son que les conversations des petites villes et des villages. Les prêtres catholiques des villages qui ont de tout temps détesté les orthodoxes (ceux qui pouvaient leur voler des âmes), qui redoutaient presque plus les orthodoxes que les musulmans, se sentent de plus en plus croates, c'est-à-dire de race serbe, et ils rêvent aussi d'une Grande Serbie indépendante de l'Autriche. Ils promènent leurs rêves d'avenir de Belgrade à Sebenico et de Zagreb (Agram) à Petch (Ipek) et vous comprenez à quel point les événements intensément précipités de ce dernier demi-mois ont pu surexciter un tel état d'esprit. Pareillement, j'ai vu des orthodoxes me parler des

catholiques en des termes inattendus. J'ai fait un voyage sur les frontières de la Bosnie et de la Serbie avec l'archiprêtre orthodoxe de Sarajevo (un grand personnage influent) qui m'a parlé avec une étonnante sympathie des catholiques croates; nous nous sommes entretenus avec une égale admiration de Strossmayer, l'ancien archevêque d'Agram (un ami de Léon XIII) et de Léon XIII lui-même; il m'a finalement déclaré : « Un jour, avec les Croates, nous ne ferons qu'un peuple, le fanatisme de part et d'autre tombera, ce jour viendra, il vient... » (*sic*), cela dit en allemand.

En Dalmatie, la population également slave (serbe) est animée des mêmes pensées et l'on répète là-bas : « Ce sont les Slaves qui ont débarrassé la Bosnie de l'affreux joug turc; c'est le sang slave qui a coulé, et c'est l'Autriche qui a pris.... »

Il ne faut donc pas oublier, à l'heure où nous sommes, *que la situation pour l'Autriche-Hongrie dans la Péninsule des Balkans ne la met pas seulement au bénéfice d'intérêts à défendre et d'avantages déjà conquis. Mais cette situation est par ailleurs, pour elle-même sinon dangereuse, du moins critique*, et nul ne le sait mieux qu'elle-même. (Voir encore le ton de la *Bosnische Post.*)

Il me semble que c'est un point à ne pas perdre de vue dans les échanges d'idées dont notre gouvernement a pris magistralement l'initiative et la direction. Je me suis permis de vous écrire cette lettre (que j'ai réduite aux données essentielles) parce que je suis revenu de là-bas avec cette impression sans doute exagérée, mais vraie au fond : L'Autriche-Hongrie, par rapport à la crise actuelle, ne doit pas avoir, trop uniment parlant, une prépondérance sur les autres puissances, puisque c'est elle qui est menacée le plus présentement. Certes, la domination de la Bosnie est organisée de main de maître, comme je le rappelais au début; mais toutes les dominations peuvent devenir et deviennent caduques lorsqu'elles affrontent des faits d'opinion trop violents et trop généraux. Vous et nous, nous croyons à la puissance de l'opinion. Or, toute la Croatie, toute la

Dalmatie et la Bosnie-Herzégovine sont, sous le calme de la surface, en ébullition ; elles l'étaient avant la guerre; on imagine ce que la guerre a parfait!

Quant à l'avenir, le gouvernement français sent avec une indiscutable netteté que la destinée du Sandjak de Novi-Bazar est, sur l'échiquier balkanique, le coup capital à jouer. S'il était dans les possibilités d'arrêter là l'Autriche et le germanisme vers le sud, malgré l'enchaînement presque fatal des faits diplomatiques antérieurs, ce serait la plus heureuse des tactiques. L'Autriche-Hongrie déclare bien qu'elle ne songe pas au Sandjak,

Les officiers allemands des troupes turques sont battus; les canons français des armées bulgares et serbes triomphent; les officiers français de l'armée grecque sont victorieux; quelle magnifique récompense ce serait de ces faits cohérents, qui ont un sens historique et qui devraient avoir une sanction diplomatique, si l'on pouvait arrêter à Uvač la pénétration germanique, et si l'on pouvait, par exemple, neutraliser ou internationaliser le Sandjak de Novi-Bazar; là où les Monténégrins et les Serbes remportent des victoires, peut-on, par le Ministère de l'Europe, installer l'Autriche? Le Sandjak est une zone de circulation artificielle qui serait un jour aussi importante que le Danube si c'était là que se couperaient la grande voie ferrée nord-sud amorcée pour les intérêts politiques et économiques germaniques et la grande voie serbe transversale de l'avenir. Ne pourrait-on pas imaginer une commission internationale et un contrôle international pour le Sandjak analogues à celui qui régit le Danube? Ce que je dis là est peut-être une hérésie diplomatique; mais, pour un géographe, circulation terrienne et circulation fluviale sont choses analogues, et c'est là mon excuse. C'est aux gens du métier d'interpréter avec science et avec art les quelques faits de la réalité présente que j'ai tâché de noter. Ce que je puis déclarer, c'est que si nous travaillions à faire donner le Sandjak à l'Autriche, ce

serait contre nous que nous travaillerions en même temps que contre les Slaves, et que c'est cela, par excellence, que les Slaves ne nous pardonneraient pas.

Au reste, la souplesse de l'Autriche est grande ; elle abandonnera peut-être les Turcs aussi vite qu'elle s'est mise à les soutenir; et pour s'assurer un paratonnerre contre l'orage qui gronde chez elle, sur son propre territoire, elle prendra, dans les négociations, des apparences de défenseur des états slaves-balkaniques....

Vous comprendrez que j'ai confié ces impressions toutes fraîches, créées par l'état de guerre latent de ces dernières années, concrétisées par la guerre présente, au ministre de la Guerre; et vous me pardonnerez, j'en suis sûr, ces indications épistolaires en faveur de la confiance et du respectueux attachement dont elles vous apporteront, croyez-le bien, une preuve vraie.

Signé : JEAN BRUNHES.

Deuxième lettre, écrite de Salonique en mai 1913, définissant la supériorité d'organisation des Serbes, et annonçant la prochaine rupture de la Confédération balkanique et la guerre fratricide.

(*Cette lettre était adressée à M. Stéphen Pichon, ministre des Affaires étrangères.*)

Salonique, le 13 mai 1913.

Monsieur le Ministre,

Je rentre de ce qui fut la Vieille-Serbie et qui est la Serbie Nouvelle.

Je reviens de Prizrend où se sont passés les fameux incidents du consul autrichien Prochalska, d'Ipek où, en 1908, M. Descos, notre ministre de France à Belgrade, faillit avoir une histoire très désagréable dans un des quartiers musulmans; de Mitrovitza, où il y a dix ans, fut assassiné le consul de Russie; de Priština, où fut tué, il y a quinze ans, le consul de Serbie. J'ai fait la

route de Djakovica (Diakovo) à Ipek où, il y a deux mois, fut tué le moine Palitch, et la route d'Ipek à Mitrovitza, à travers toute la Métokia où, l'an passé, les Albanais ont tout détruit des ateliers et des tronçons de route déjà construits par une société allemande.

Bref, je viens de parcourir une des régions qui étaient le plus troublées et qui ont le plus troublé les chancelleries européennes.

Mais ce que je n'imaginais point au degré ou je l'ai entendu raconter, c'était l'insécurité permanente d'autrefois pour les habitants mêmes du pays, — voire pour les Musulmans. Les begs albanais n'osaient pas sortir de leurs maisons fortifiées (koulés); il y en avait qui devaient vivre enfermés dans leurs demeures. Les Turcs, de leur côté, n'étaient que campés en certaines villes comme Djakovica; ils n'étaient installés là que depuis trois quarts de siècle et ne pouvaient vivre à la lettre qu'à l'abri de leurs canons et de leurs fusils. Quant aux chrétiens, n'en parlons pas. Tous les Serbes de Djakovica ou d'Ipek avaient eu quelqu'un des leurs tué par les Albanais. La vieille et célèbre « Patriarchie » d'Ipek est située à une demi-heure en amont de la ville, du côté de la montagne; tout chrétien qui se risquait à aller d'Ipek à la « Patriarchie » avait quelque chance d'être atteint par une balle albanaise.

A Djakovica, les Serbes d'une part et les catholiques albanais de l'autre étaient si étroitement et rigoureusement consignés dans leurs quartiers respectifs qu'ils n'avaient jamais pu connaître la partie de leur ville qui est la ville musulmane et qu'ils n'ont pu connaître leur ville que depuis la conquête.

Telle était la situation, tyrannique et anarchique tout à la fois, qui était jusqu'à hier celle de toute la plaine de Kossovo et de toute la plaine voisine de la Métokia.

On a aujourd'hui l'impression d'un ordre véritable, — pas seulement superficiel et militaire, — mais réel et profond. Et c'est sur ce point, Monsieur le Ministre, que je me permets de vous donner, à titre de documents récents et authentiques, mes impressions personnelles.

J'ai eu la chance de faire ce voyage en compagnie de M. Gaston Gravier, lecteur à l'Université de Belgrade, qui est un homme de grande valeur et, si je puis dire, sachant le serbe et les Serbes.

Nous avons causé avec des représentants de toutes les fractions de la population. Nous nous sommes même arrêtés, en pleine campagne, chez des paysans albanais, et nous avons vécu là, bénéficiant de leur hospitalité simple et joyeuse, quelques heures inoubliables.

Il y a bien évidemment des étonnés, des mécontents, des ulcérés.... Cela va de soi. Mais une détente générale des esprits se manifeste de la manière la plus évidente. Même les Musulmans, encore une fois, se rendent compte qu'un régime nouveau de justice et de sécurité a commencé.

Je voudrais pouvoir vous dire avec toute la force de ma conviction ce que j'ai constaté, à savoir : ce que les Turcs et les Jeunes-Turcs n'ont pu réaliser en ces provinces durant tant de siècles ou durant ces dernières années, les Chrétiens — les Serbes — ont réussi à le faire.

Voici un exemple de ce que nous avons exactement contrôlé, — en notant les noms, — M. Gravier et moi :

A Djakovica, les riches propriétaires albanais musulmans qui sont les begs sont venus trouver les autorités serbes et les autorités municipales et ont demandé la permission d'aller visiter leurs terres. Il y avait des années que, eux, les propriétaires du pays, les Musulmans maîtres de tout en apparence, n'osaient pas sortir de la ville car, hors des murs, ils risquaient leur vie. Ils sont revenus enchantés et l'un d'eux qui a cinquante-trois ans nous a déclaré que, jusqu'à la conquête par les armées monténégrines, il n'avait jamais pu aller visiter ses propriétés.

Les nouveaux dominateurs ont organisé la vie municipale en constituant des conseils de commune, où sont représentées les diverses fractions de la population. Évidemment, les Serbes gardent la prépondérance et la majorité; mais les Musulmans collaborent avec eux,

c'est le point important. A Djakovica, le conseil est composé de six membres, dont trois Serbes, deux Musulmans et un catholique. A Djakovica comme à Ipek, le maire est un Serbe du pays. J'ai pu m'entretenir dans ces deux villes avec les maires; ce sont des hommes de sang-froid, sérieux, appliqués, très noblement préoccupés des conséquences lointaines de leur tâche d'aujourd'hui.

Il faut ajouter que, pour tout ce qui relève de l'organisation militaire, il y a une différence très sensible entre le secteur qui est confié à l'armée serbe et celui qui appartient à l'armée monténégrine. Les premiers, les Serbes, me paraissent avoir à un haut degré le sens de l'organisation, et les événements de la guerre ont prouvé que c'étaient évidemment eux qui étaient les mieux préparés de tous les alliés balkaniques.

Pour l'instant, un effort énorme vient d'être accompli dans ce qu'on appelait la Vieille-Serbie. Non seulement les routes sont devenues sûres, mais, ce qui est mieux, les routes commencent à être construites. Ipek, l'inaccessible, a des tronçons de route bien faits et du côté de Djakovica et du côté de la « Patriarchie ». Les magasins sont bâtis selon des types nouveaux; le pittoresque y perd beaucoup et la géographie humaine encore davantage; mais tout cela est le signe d'un élan économique vraiment puissant. On a l'impression d'un réveil total.

Avec sagesse et habileté, les Serbes et les Monténégrins ont désarmé les Albanais; or, un fusil pour un Albanais était chose plus essentielle qu'une chemise. On rend les fusils à ceux qui se font baptiser. Ce n'est pas pour pousser aux conversions qu'on use de cette tactique; mais, de fait, il y a un certain nombre d'Albanais qui passent à l'orthodoxie sinon par conviction religieuse, du moins pour avoir le droit de jouir de la considération de porter un fusil. De là ces conversions dont l'Autriche, avec tout le pharisaïsme qui lui est coutumier, s'est montrée irritée.

J'ai photographié plusieurs de ces Albanais ayant reconquis le droit au fusil.

Ne jugeons pas trop vite de ces faits qui se passent sinon loin de nous, du moins en des mentalités si éloignées des nôtres.

Lorsqu'on sort de la Serbie et qu'on se détache peu à peu de la Slavie pour pénétrer dans l'Albanie, on est saisi par l'aspect physique de ces montagnards. Nous, Latins, nous sentons que nous retrouvons des Méditerranéens, et nous ne pouvons nous défendre d'une réelle sympathie, impliquant la justice. Il y a loin de là à l'illusion de fonder uniquement une politique sur d'aussi vagues affinités.

Les Albanais sont très loin d'être dépourvus de hautes et nobles qualités, mais ce sont des hommes de l'âge féodal, et ce sont des montagnards vivant par familles et par tribus. Il ne faut ni les ravaler, ni les magnifier. Ce sont les Monténégrins qui, par leur genre de vie sinon par leur race, se rapprochent le plus des habitants de l'Albanie. Les Monténégrins, eux aussi, vivent par tribus. Ils font la guerre par familles et par tribus. Pour les besoins de la cause et pour la façade « européenne », ils appellent une tribu une brigade; mais les brigades monténégrines sont exclusivement composées d'hommes liés par la tradition et par le sang.

Nous n'avons aucune prise directe sur de tels hommes. Laissons les s'arranger entre eux et dans toute la mesure du possible; gardons-nous par-dessus tout, sous le fallacieux prétexte de les amener brusquement à une vie politique plus avancée, de faire, directement ou indirectement, le jeu des ambitions les plus intéressées d'une autre puissance.

J'en viens par là, si vous le permettez, Monsieur le Ministre, à l'attitude de notre pays dans la crise récente, et à la manière dont cette attitude est jugée.

En Serbie, le rôle de la France, souligné par l'excellence de ses canons, a, si je puis dire, une excellente presse. On parle de la « retraite honteuse et poltronne de la Russie » dans l'affaire de Scutari (expression exacte des journaux de Belgrade), mais on a le sentiment qu'à cause de la Russie, le gouvernement français

ne pouvait pas faire autant que ce qui correspondait à l'opinion publique de la France.

On n'en veut donc pas à la France;

Au vieux monastère de Detchani où repose le corps du grand tsar serbe Étienne Douchan, j'ai entendu un soir un « guzlar » (un chanteur populaire jouant de la « guzla » et qui a été un des entraîneurs des troupes serbes); après les vieux chants de Kossovo qui ont maintenu chez le peuple serbe tout entier le désir de la revanche contre le Turc, ce guzlar monténégrin nous a chanté quelques-unes des chansons nouvelles nées de la guerre présente et composées au jour le jour, dans le milieu même des soldats. J'aurais voulu, Monsieur le Ministre, que vous pussiez percevoir le sens aigu de ce sentiment populaire traduit en une complainte aussi primitive que peut l'être notre vieille *Chanson de Roland*. On y trouve très naturel que la France et l'Angleterre ne soient pas d'accord avec le Monténégro, mais ce que l'âme du peuple ne peut saisir, c'est que ces grandes puissances de l'Occident marchent sur les injonctions de l'Autriche.

Nous vivons un des plus grands moments de l'histoire. Lorsqu'on parcourt le vieux pays serbe récemment reconquis, la terre de Kossovo, la vieille terre sainte des vieux monastères du XIVe siècle, on ne peut s'empêcher de songer à la reconquête de la terre de France par Jeanne d'Arc sur les Anglais. Ce n'est pas une conquête, c'est une reprise du patrimoine religieux et national.

Les Turcs n'ont rien été là, et l'Autriche a le droit d'y être moins que les Turcs.

La grande presse autrichienne, vous le savez mieux que quiconque, Monsieur le Ministre, est une habile agence de mensonges. Nous l'avons bien vu dans l'affaire Prochalska. On nous avait aussi raconté que les Serbes avaient accumulé les ruines dans la Vieille-Serbie. Or, je viens voir tout ce pays de mes propres yeux, et comme je suis un des très rares « Européens » qui y soient passés, je veux affirmer que, malgré tout ce qu'on en a dit, ni les villages de la plaine de Kossovo, ni les

maisons de Djakovica n'ont été détruits; j'en apporte comme preuves et mes notes et mes photographies.

A coup sûr, beaucoup de Musulmans, — Turcs et Albanais, — se sont enfuis et leur fuite lamentable continue, quoique atténuée depuis trois ou quatre semaines. Mais cela ne veut pas dire que la vie leur soit rendue aussi intolérable qu'elle était jadis aux populations chrétiennes de ces pays; c'est la suite immédiate de la surprise et du désespoir qui sont nés des événements auxquels nous avons nous-mêmes assistés de loin, étonnés.

Quelques-uns déjà reviennent, après la panique, sur les territoires qu'ils habitaient. Les faits vont peu à peu se tasser, et les incidents quotidiens ne tirent leur gravité que de la nervosité impatiente de l'Europe occidentale et centrale.

Nous avons l'ambition de régler la vie des primitifs avec les illusions compliquées des civilisés que nous sommes; il y eut aussi un Napoléon III qui voulait, de Paris, diriger le siège de Sébastopol.

Nous supposons les hommes des Balkans ou meilleurs ou pires qu'ils ne sont. Nous supposons, par exemple, les Albanais incapables d'organisation. Or, voici ces Albanais descendant de leurs montagnes au mois d'août dernier [1912] (ce n'est pas vieux) et entrant dans la ville d'Uskub (Skoplje) au nombre de *16 000*; ils demandaient que les Turcs retirassent leurs troupes du Kossovo et de la Métokia; ils se promenaient en maîtres terrifiants dans la ville d'Uskub, littéralement armés jusqu'aux dents. Eh bien, ces hommes étaient si bien disciplinés, ils obéissaient si bien à leurs chefs qu'on n'a pas pu citer un seul acte de pillage, ni un seu excès. Ils faisaient eux-mêmes leur police, accompagnant les gendarmes turcs, et l'ordre n'a jamais été troublé. C'était l'orage le plus menaçant, et qui menaçait d'éclater à toute minute; mais il n'y a pas eu le moindre coup de tonnerre, et lorsque les troupes turques ont été retirées d'Albanie et que, par cette concentration sur Uskub même, les Albanais se sont sentis en danger,

ils ont tous regagné leurs montagnes par le train, en bon ordre.

Nous jugeons les faits lointains avec les tendances d'un conservatisme immobiliste qui devrait être guérissable. Nous n'admettons que les faits que nous avons compris, et lorsque nous les comprenons, ils ne sont plus.

Avouons-le : Nous n'avons pas cru à la possibilité de la Confédération Balkanique. Nous n'avons pas cru à la puissance militaire des Serbes. Nous avons présupposé la victoire des Turcs et soutenu le principe du *statu quo* en croyant agir dans l'intérêt des peuples chrétiens.

Toutes les idées dont nous vivions se sont évanouies. Il faut croire et de plus en plus à la puissance d'organisation des Serbes et à une certaine influence d'assimilation des Monténégrins vis-à-vis des Albanais.

Ce qui brouillait et embrouillait tous les problèmes balkaniques, c'était la présence des Turcs et l'insolence qu'ils inoculaient à tous ceux qui se flattaient d'être musulmans.

Comme tout cela est loin! Se peut-il qu'après cinq siècles de domination, — cinq siècles — une puissance militaire comme celle des Turcs ait eu une aussi faible pénétration. Je vous écris ces lignes de cette grande et vieille cité gréco-juive de Salonique qui fut le centre du mouvement jeune-turc, et où les Turcs pourtant étaient et faisaient si peu la vie. Ici, en quittant les pays slaves on retrouve toute la vie méditerranéenne et l'on est à la fois surpris et ravi de constater à quel point le français est la langue la plus connue des divers groupes, celle que les divers groupes ethniques parlent le plus après leur langue propre. Il est à peine croyable que dans cette ville commerçante, le turc ait été si peu la langue dominante : le vali et les portefaix parlaient seuls le turc.

Si vous le désirez, Monsieur le Ministre, je pourrai vous dire ce qu'il me semble qu'on peut penser de l'avenir de la Confédération Balkanique et des connexions des intérêts français avec les ambitions divergentes des diverses puissances qui la composent.

L'union offensive ne résistera pas à l'expériment des réalités d'organisation. Que ce soit heureux ou non, peu importe. Cela est. Ce n'est pas l'Europe qui a fait la Confédération Balkanique; ce n'est pas l'Europe qui l'empêchera de se défaire. A notre pays revient seulement le devoir de tirer en faveur de nos droits traditionnels et de notre influence à venir les avantages que comporteront nos rapports avec des états aussi dissemblables.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, les assurances de mes sentiments les plus respectueusement dévoués.

Signé : JEAN BRUNHES.

Or, en relisant ces deux documents, déjà anciens de tant d'années — quelles années ! — il faut songer à tout ce qu'on pensait alors, en notre pays et parmi nos alliés d'aujourd'hui, sur les droits de l'Autriche-Hongrie, sur les dispositions francophiles des Jeunes-Turcs, sur l'importunité des ambitions des peuples chrétiens des Balkans, et aussi sur les mérites exceptionnels, sur la fidélité et la supériorité des Bulgares !...

Ces lettres, si favorables à la cause serbe, n'ont pas été écrites, comme l'on dit « pour les besoins de la cause ». Elles n'ont été lues strictement que par quelques Français influents. Aucun Serbe n'en a eu communication. Même un ami tel que le ministre de Serbie à Paris, M. Mil. R. Vesnitch, en prendra connaissance maintenant pour la première fois.

Indépendantes de fond et de ton, très nettes mais très modérées, me semble-t-il encore aujourd'hui, dans leurs appréciations, elles étaient dans leur objet complètement désintéressées.

Afin de leur conserver tout leur caractère, je ne me suis permis d'y rien ajouter, ni d'en rien retrancher; pas un développement nouveau; pas un alinéa supprimé; ni une phrase, ni un mot changé. Je les reproduis dans leur simplicité, telles qu'elles furent écrites.

De leur authenticité se trouvent témoins et garants les deux hommes — défenseurs de la cause serbe, — auxquels elles furent adressées et qui comptent — pour ne parler que du passé — parmi nos plus avisés et énergiques ministres d'avant-guerre : M. Millerand et M. Pichon.

Tout cela, pour m'autoriser à signer cette préface avec quelque droit :

UN VIEIL AMI DE LA NATION SERBE.

AVANT-PROPOS

Ce modeste livre est né d'une collaboration aussi étroite que fortuite.

En juin 1916, le Gouvernement français, d'accord avec la Légation royale de Serbie, créait à Jausiers (Basses-Alpes) une école franco-serbe, où furent réunis 300 étudiants qui, avec l'aide de professeurs français, devaient apprendre notre langue et notre histoire nationale et qui, sous la direction de professeurs de lycées serbes, devaient achever la préparation de leur baccalauréat, entravée depuis 1914 par les événements qui ont embrasé l'Europe.

Le hasard le plus inattendu réunissait ainsi les deux auteurs, entre lesquels ne tarda pas à s'établir une franche amitié, qui se traduisit par une collaboration dont le présent ouvrage est le produit.

Notre but?

En quelques mots, il peut se définir.

Nous avons voulu apporter une modeste contribution à l'œuvre de vulgarisation entreprise en ces derniers temps et ayant pour objet de faire connaître l'héroïque nation serbe, à laquelle nous rattachent tant de souvenirs et des affinités si nombreuses.

Après les œuvres remarquables de quelques savants professeurs, nous avons craint de paraître téméraires en écrivant ce précis historique. Mais ce qui nous a soutenus dans notre tâche, c'est la conviction d'être utiles en comblant une lacune.

Les études publiées sur la Serbie demeurent encore le pri-

vilège d'une élite. Nous avons voulu mettre à la portée de tout le monde les notions essentielles de l'histoire serbe, en un précis où nous avons essayé d'être, avant tout, sobres et clairs.

Nous espérons ainsi contribuer à resserrer davantage les liens qui nous unissent à la Serbie, à faire aimer cette nation que les pires malheurs n'ont jamais abattue et dont l'histoire dramatique est si riche d'exemples de foi patriotique, de patience virile, de constance indomptable.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de remercier cordialement M. Svétislav Pétrovich, le distingué professeur agrégé de langue française, au premier lycée de Belgrade, dont l'extrême obligeance et la grande compétence ont permis de rendre plus étroite et plus précise la collaboration de deux universitaires qui auraient pu se comprendre imparfaitement.

M. M. et V. B.

Jausiers, le 25 janvier 1917.

INTRODUCTION

Ce résumé de l'histoire serbe paraît au moment même où la destinée de la Serbie connaît le tournant le plus brusque de tous les temps.

Les documents historiques et les traditions nationales sont là pour affirmer que l'État serbe, comme tous les autres d'ailleurs, a traversé des phases de force et de faiblesse, de prospérité et de misère. A diverses reprises, il a failli sombrer : la terre était dévastée, le peuple fuyait à l'étranger devant les barbares victorieux. Mais l'amour inné de la liberté, le sens national, les traditions populaires, la volonté tenace de vivre indépendants ont amené les Serbes à secouer le joug de l'esclavage et à s'organiser d'après leurs aspirations propres. Cette tâche fut d'abord accomplie par les classes nobles, qui trouvèrent cependant dans le peuple l'aide la plus complète et, lorsque la noblesse disparut avec l'ancien État, l'œuvre d'émancipation fut poursuivie par le peuple seul. Ce dernier parvint, sans aucun secours de l'étranger ou des classes privilégiées, à fonder un État, petit sans doute, mais indépendant. Peu à peu, délivrant les autres frères encore opprimés, le peuple serbe agrandit son État, développant toutes les branches de l'activité nationale et démontrant ainsi qu'il était capable de se conduire seul, de se diriger et de prospérer, ce que de soi-disant tuteurs se plaisent à contester.

Le progrès de la nation serbe n'allait pas toutefois sans éveiller la convoitise de voisins puissants et jaloux. L'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, au secours desquelles se joignirent

bientôt la Bulgarie et la Turquie, résolurent de briser la Serbie. Les nations les plus militarisées, les plus perfides, les plus impitoyables, essayèrent de la déraciner, imposant ainsi à la Serbie l'épreuve la plus douloureuse qu'elle ait eu à supporter, depuis qu'elle est entrée dans l'histoire du monde.

Mais le peuple serbe n'est plus isolé comme autrefois, car, dans l'effort de libération qui lui reste à accomplir, il se sent soutenu par de très puissants alliés et l'issue du combat ne lui paraît plus douteuse.

L'heure est enfin venue où l'on comprend les besoins, les droits et les idéals de la Serbie. On reconnaît aujourd'hui la nécessité de réunir les diverses fractions dispersées du peuple serbe en un État libre, muni d'assez de garanties pour assurer son indépendance complète. La future « Grande Serbie », unie à la Croatie et à la Slovénie formera l'État qui répondra non seulement aux aspirations de divers peuples encore séparés, mais qui satisfera aussi à un grand besoin européen, sur lequel il ne convient pas d'insister particulièrement ici.

A cet effort de restauration de la Serbie, sur des bases plus larges, coopèrent tous les Alliés; mais, nous autres Serbes, nous savons que la France a le mieux compris et admis notre programme national et qu'elle a été la première, venue à notre secours. Il suffit seulement de rappeler ce qu'elle a fait pour soigner nos blessés, pour vaincre l'épidémie qui faisait rage en Serbie pendant la guerre, pour énover notre armée épuisée et enfin pour secourir tous nos réfugiés. Ici, j'ai le devoir spécial, dont je m'acquitte avec une profonde reconnaissance, de mettre en évidence que la France a reçu dans ses écoles quelques milliers d'élèves serbes réfugiés et qu'elle les a soignés et instruits avec une sollicitude toute maternelle.

Je suis persuadé que ces élèves qui étudient, en ce moment, dans les écoles françaises, y acquerront non seulement beaucoup de savoir, mais qu'ils se pénétreront aussi davantage de l'idéal de leur patrie, qui est, au fond, l'idéal de la France, l'idéal même de l'humanité.

Je crois que ce résumé de l'histoire serbe sera très utile, comme aide-mémoire, à nos élèves réfugiés et qu'il trouvera également de nombreux lecteurs parmi la jeunesse scolaire

française, qui a montré déjà tant de sympathies pour le peuple serbe tout entier.

Ces sympathies qu'ont inspirées les faits héroïques de nos soldats et les souffrances inouïes de notre peuple deviendront encore plus vives par la lecture de quelques notions précises sur notre passé et par la connaissance plus exacte de nos aspirations actuelles. Les Serbes et les Français ont, en général, les mêmes idées sur la civilisation, la justice, la liberté, les droits humains et nationaux, c'est-à-dire, en somme, le même idéal humanitaire.

Pour les jeunesses française et serbe, je forme le même vœu : qu'elles se préparent à guérir le plus vite possible les âpres blessures reçues et que, parées de toutes les vertus, elles se montrent les dignes héritières des glorieux combattants qui se sacrifient pour la liberté de la Patrie et le droit de la civilisation humaine.

IOVAN ŽUJOVIĆ,
Ancien ministre de l'Instruction Publique,
Président de l'Académie Royale de Serbie,
Directeur de l'Enseignement de la jeunesse serbe en France.

LA SERBIE sous la dynastie des NÉMANITCH
CROATIE
SLAVONIE
Danube
Save
Theiss
BANAT
SYRMIE
Bosna
Matchwa
BOSNIE
Drina
BELGRADE
ROUMANIE
SERBIE
Morava
Timok
Danube
Sérajevo
Ibar
Morava de Mat
Jitcha
Stoudenitza
Nich
BULGARIE
DALMATIE
Narenta
Cettina
HERZÉGOVINE
Trébinje
Lim
Tara
MONTÉNÉGRO
Sofia
Raguse
G. de Cattaro
Cattaro
Detchani
KOSSOVO
Grotchanitza
Velbuz
Maritza
Drin
Drin blanc
Prisrend
USKUB
Andrinople
Struma
Vardar
Prilip
THRACE
Durazzo
L. Okrida
Monastir
Constantinople
ALBANIE
Sérès
MACEDOINE
Florina
Semeni
Salonique
Chalcidique
Bistritza
Voioutza
Canal d'Otrante
Corfou
ÉPIRE
THESSALIE
ASIE
Dardanelles
MINEURE
MER
IONIENNE
ÉTOLIE
Missolonghi
Eubée
MER ÉGÉE
MER NOIRE
MER DE MARMARA
ITALIE
ADRIATIQUE

PRÉCIS
D'HISTOIRE SERBE

CHAPITRE I

LES ORIGINES DU PEUPLE SERBE

Les Serbes font partie de la race slave. Avant la grande migration des peuples, qui se produisit dans les IVe et Ve siècles de notre ère, migration qu'on a l'habitude de désigner sous le nom général de « grandes invasions », les Slaves vivaient en communautés, dans cette partie de l'Europe occidentale, comprise entre la mer Baltique, au nord ; le littoral de la mer Noire, au sud ; la ville russe de Novgorod, à l'est ; les Carpathes, à l'ouest.

Formation des divers peuples slaves. — Comme les Slaves occupaient des territoires immenses très distincts de climat, de culture, peu à peu, au cours des siècles, ils subirent l'influence des milieux différents où ils vivaient et ils se subdivisèrent naturellement en trois groupes : Slaves occidentaux, Slaves orientaux et Slaves méridionaux, ainsi appelés à cause de leur situation géographique.

Les Slaves méridionaux formèrent les Serbes, les Croates, les Slovènes, trois peuples que l'on désigne

aujourd'hui sous le nom de Yougo-Slaves, ou Slaves du Sud.

Mœurs et coutumes des Slaves. — Les anciens Slaves étaient grands, blonds; ils avaient les cheveux roux, le teint coloré.

Ils n'avaient généralement qu'une femme. Le mariage était précédé des fiançailles et, quelquefois, de l'enlèvement. Peu à peu, l'enlèvement fut remplacé par la rançon, qui se donna, d'abord, en bétail, puis, en argent.

L'épouse était très fidèle à son mari, qu'elle accompagnait souvent à la guerre. Lorsque l'époux mourait en combattant, la femme se donnait la mort et on l'inhumait alors à côté de son mari.

Les femmes étaient chargées des travaux domestiques et de l'éducation des enfants.

Les Slaves s'occupaient principalement d'agriculture, d'élevage, d'apiculture, de chasse et de pêche. Ils connaissaient les diverses pratiques agricoles. Les mines étaient rares et le commerce très faible.

Les Slaves se nourrissaient de viandes et de légumes. Ils buvaient des boissons fermentées, mais, plus souvent, des boissons non fermentées. Ils mangeaient avec des cuillers, ou avec les doigts, dans une écuelle commune qui était posée sur une sorte de nappe déployée par terre ou sur une table.

Ils portaient des vêtements de fourrure, de drap grossier, ou de toile, ce qui démontre qu'ils pratiquaient déjà un tissage rudimentaire, analogue sans doute à celui que l'on trouvait chez les Gaulois.

Ils étaient chaussés avec des *opantzi*, sorte de sandales que portent encore aujourd'hui les paysans serbes.

Les Slaves étaient très hospitaliers. Ils respectaient la parole donnée et ne violaient jamais leurs serments.

Ils avaient des chants populaires, héroïques, reli-

gieux, patriotiques, ainsi que des contes, des proverbes et des énigmes. Ils chantaient en s'accompagnant de la *guzla* (prononcez : *gousslet*), sorte de violon à une seule corde, considérée encore aujourd'hui, en Serbie, comme une relique nationale.

C'est en effet la *guzla*, dont jouaient presque tous les Serbes sous la domination turque, qui permettra de faire revivre les souvenirs antiques et de rallumer la flamme patriotique. Les chants populaires ont toujours exercé une grande influence sur le peuple serbe, ils ont été, pour lui, un des plus puissants leviers de l'action individuelle et de l'action collective.

A l'encontre des Germains, leurs voisins, qui habitaient les régions comprises entre le Rhin, la Vistule et la Theiss, les Slaves n'étaient pas belliqueux, mais ils se défendaient avec un extrême courage contre toute attaque.

L'armée se composait de cavalerie et d'infanterie. Les armes employées étaient : l'arc, la pique, l'épée, la hache et la fronde.

Religion. — Les Slaves étaient païens. Ils adoraient les forces naturelles. Ils croyaient que le monde était gouverné par diverses divinités, auxquelles ils prêtaient des formes et des qualités humaines, à un degré plus ou moins parfait. Les dieux et les déesses constituaient ainsi une sorte de hiérarchie.

Les chefs offraient des sacrifices en bétail et en blé, dans les forêts où se trouvaient des idoles. Plus tard, les Slaves édifièrent des temples à leurs divinités et c'est à partir de ce moment que nous voyons apparaître les prêtres.

Les Slaves croyaient à l'immortalité de l'âme.

Organisation sociale. — Chez les Slaves, l'organisation d'État n'existait pas. La base de leur organisation sociale était la famille.

Mais, chez les Serbes, en particulier, la famille

s'élargit bientôt pour revêtir un caractère spécial. Même quand les fils deviennent des hommes et qu'ils se marient, ils continuent à vivre dans la maison paternelle, qui s'agrandit ainsi, au fur et à mesure que le nombre des habitants s'accroît. Il n'y a, pour toute la famille, qu'une demeure commune : une maison en bois, recouverte de chaume, qui peut s'élargir au gré des nécessités. Au centre de la maison, est la demeure des parents, grande pièce, où se réunissent, pour les repas, tous les membres de la famille. A droite et à gauche, s'ouvrent les chambres destinées aux fils et aux filles. Quand un fils se marie, on construit une nouvelle chambre et ainsi la maison s'allonge, jusqu'à former, quelquefois, toute une rue.

En prévision des agrandissements, les maisons sont très largement espacées les unes des autres, car chacune d'elles est appelée à recevoir une famille, toujours plus nombreuse.

Cette vaste famille, qu'on appelle une *zadrouga*, obéit à un même chef, généralement l'ascendant le plus âgé : grand'père ou père. Si celui-ci meurt, le fils aîné le remplace, à moins qu'il ne soit jugé incapable de bien gérer la communauté, auquel cas, la *zadrouga* choisit celui qui lui paraît le plus digne de remplir cette mission. Car, dans la famille, tous les biens demeurent indivis. Le chef a donc le devoir de les administrer au mieux des intérêts de tous. Il répartit le travail de chacun, mais, par contre, il est tenu de faire face aux besoins de tous, en ce qui concerne le logement, la nourriture, les vêtements, l'entretien.

Au reste, tous les membres majeurs de la *zadrouga* participent à l'administration de la communauté. Ils constituent une sorte de conseil de famille, qui a seul qualité pour décider des affaires intéressant l'association, telles que acquisition, ou aliénation de biens immobiliers.

Lorsque la *zadrouga* devient trop nombreuse, elle se partage et ainsi une seconde famille se crée. Plusieurs zadrougué, unies entre elles par les liens du sang, forment une grande communauté, une sorte de *fraternité*. La *zadrouga* habite une maison, la *fraternité* constitue un village.

Dans la *fraternité*, comme dans la *zadrouga*, les biens sont communs, les membres qui la composent jurent de se prêter secours et assistance.

Lorsque la *fraternité* s'accroît, elle se dédouble aussi et une deuxième *fraternité* se crée, plus à proximité des nouveaux champs à cultiver, des nouvelles forêts à exploiter. Les liens de parenté s'atténuent sans doute, mais ils ne disparaissent pas tout à fait et l'ensemble des *fraternités*, qui peuvent se réclamer d'un aïeul commun, forme une *tribu*

La tribu constitue une province. Elle a son chef, le *joupan*, qui, comme celui de la *zadrouga*, ou de la *fraternité*, est élu par les membres de la communauté. Les tribus ont chacune leur vie propre. Mais, en cas de danger, les diverses tribus s'allient. Elles désignent le *duc*, qui devra les conduire au combat, après la guerre, l'alliance cesse.

Au centre de la province, se trouve la citadelle, entourée d'un fossé et de fortifications en bois. La citadelle n'est pas habitée de façon permanente. C'est le lieu de refuge en cas d'attaque. C'est là aussi que se tient le marché et que se règlent les affaires intéressant la tribu.

Dans toutes ces diverses formes de communautés, le sentiment de la collectivité est si fort que le rôle de l'individu s'efface presque.

Ni le père, ni le fils, par exemple, ne songeraient à célébrer leur propre fête: on célèbre la *slava*, ou fête du groupe dont on fait partie. La *zadrouga* a son saint commun, comme la *fraternité* ou la *tribu*.

La fortune personnelle n'existe pas. La terre, le bétail, les forêts, les instruments de travail sont des biens collectifs, appartenant à une communauté. Même l'injure à une personne devient une injure pour le groupe auquel appartient la victime. Par contre, la communauté est responsable des fautes ou délits de ses membres.

Telle était, à l'origine, l'organisation sociale des Serbes. L'organisation politique n'apparaîtra que lorsque ces derniers franchiront le Danube et, qu'à l'exemple des nations qui les entoureront, ils voudront se constituer en État. Alors seulement, se fera sentir la nécessité d'une organisation nouvelle, pour grouper plus étroitement les diverses tribus.

On comprend aussi que, dans les temps primitifs, il n'y ait pas eu de classes sociales chez les Serbes.

Leur organisation, on l'a vu, était essentiellement démocratique : dans les diverses communautés, il y avait des citoyens, non des sujets, tous les hommes se sentaient libres et égaux.

La division en classes ne se manifestera qu'après l'installation des Serbes dans les Balkans. Les prisonniers de guerre deviendront les esclaves, les chefs de tribus constitueront la noblesse, avec laquelle apparaîtra la fortune personnelle, inconnue jusqu'alors. Enfin, entre ces deux classes, nous trouverons celle des hommes libres, la plus nombreuse.

En résumé, on voit que les Slaves ressemblaient beaucoup, par leurs mœurs, leurs coutumes, aux autres peuples primitifs qui habitaient l'Europe vers la même époque.

Ils vivaient en tribus, menaient une vie patriarcale, adoraient les forces naturelles, comme nos ancêtres, les Gaulois, par exemple.

Mais, de bonne heure, cependant, les Slaves, et les

Serbes en particulier, se caractérisent par un puissant sentiment familial, qui s'est conservé à travers les siècles, et dans lequel il faut voir la source de l'ardent patriotisme qui les soutiendra, au cours de leur histoire[1].

1. Comme toutes les institutions, la zadrouga a considérablement évolué, depuis les origines. A mesure que l'État se forma, les associations familiales devinrent moins fortes. Peu à peu, le législateur intervint dans le fonctionnement de ces dernières. En 1844, le Code autorisa la division des biens de ces communautés, en reconnaissant à chaque membre le droit d'exiger sa part et de la léguer par testament.

Le cadre de notre ouvrage ne nous permettait pas d'examiner les diverses transformations de la zadrouga. Nous avons volontairement laissé de côté cette question, dans les chapitres suivants, parce qu'elle est devenue de plus en plus une question controversée d'ordre économique.

A l'heure actuelle, d'ailleurs, la zadrouga tend à disparaître. On ne trouve plus guère de zadrougué que dans la province de Choumadia (Vieille-Serbie).

CHAPITRE II

ARRIVÉE DES SERBES DANS LES BALKANS. ESSAIS DE FORMATION D'ÉTAT.

Arrivée des Serbes dans les Balkans. — Vers la fin du Ve siècle et au début du VIe, les tribus slaves ont commencé à quitter leur ancienne patrie. C'est alors que les Slaves du Sud passent dans la péninsule des Balkans, insuffisamment protégée et défendue par les empereurs byzantins, occupés à réprimer les désordres intérieurs [1].

Les Slaves du Sud franchissent d'abord le Danube pour piller les pays envahis, mais, plus tard, ils s'y installent. Cette installation est terminée au VIIe siècle, sous le règne de l'empereur Héraclée, qui, ne parvenant pas à protéger les vastes territoires de son empire, reconnaît aux tribus serbes et croates les

1. On sait qu'en 395, l'empereur romain Théodose, impuissant à défendre son vaste empire contre l'anarchie militaire et les invasions des peuples qui l'entouraient, se décida à partager sa succession entre ses deux fils. Honorius devint chef de l'Empire romain d'Occident, avec Rome pour capitale, et Arcadius prit le titre d'empereur romain d'Orient. Sa capitale fut Constantinople ou Byzance. C'est ce dernier empire que l'on désigne souvent sous le nom d'Empire Byzantin ou encore sous le nom d'Empire Grec.

régions occupées par celles-ci, à condition qu'elles acceptent l'autorité byzantine et défendent la péninsule des Balkans contre l'invasion d'autres barbares.

Les Serbes sont ainsi installés dans les pays s'étendant, de l'est à l'ouest, de la Struma à l'Adriatique et, du nord au sud, de la Save et du Danube au lac de Thaïr et à la rivière Bistritza.

Ces territoires correspondent à ceux qu'occupent aujourd'hui : la Serbie, la Macédoine, la Bosnie et l'Herzégovine, la Dalmatie, le Monténégro avec le nord de l'Albanïe, la Slavonie, la Syrmie et le Banat, la région de Vidim et celle de Sofia, capitale actuelle de la Bulgarie.

Au nord-ouest des Serbes s'établirent leurs frères Croates pendant que les Slovènes peuplaient la Carniole.

Deux influences civilisatrices. — Dès qu'ils furent établis dans les pays occupés, les Serbes se heurtèrent à deux courants distincts de civilisation.

La partie du peuple serbe qui s'était installée à l'ouest et au nord-ouest de la péninsule balkanique se trouva dans la sphère de domination romaine et subit l'influence de la culture latine, pendant que l'autre partie, installée au sud des Balkans, subissait l'influence de la culture grecque.

Ces deux influences civilisatrices, celle d'Occident et celle d'Orient, se sont constamment disputé la prédominance sur le territoire occupé par les Serbes. Leur opposition a eu des conséquences considérables dans l'histoire de ce peuple et on en retrouve la trace dans la plupart des grands événements.

Essai de formation d'État. — De bonne heure, les peuples Serbes eurent à lutter contre de puissants voisins qui voulaient les dominer. A l'est, ils étaient menacés par la Bulgarie déjà formée, qui cherchait à élargir ses frontières à leurs dépens.

A l'ouest, ils touchaient à l'empire des Francs, dont le fondateur, Charlemagne, avait déjà soumis les Serbes de Slavonie et de Syrmie.

Au sud enfin, l'empire romain d'Orient s'efforçait de maintenir sous sa domination tous les peuples balkaniques.

Aussi, dès que les Serbes essayèrent de constituer des centres politiques, trouvèrent-ils des voisins prêts à se dresser contre eux.

Ils parvinrent cependant à former un assez grand État sur le territoire arrosé par la Piva, la Tara et le Lim. Cet État fut appelé, plus tard, la Rascie. Il était protégé au sud et à l'ouest par des montagnes, qui formaient une défense naturelle. Il était placé au centre des tribus serbes. Éloigné pendant longtemps des influences grecque et bulgare, il est demeuré la région où se sont conservées les mœurs serbes dans leur forme la plus pure. La Rascie a été le foyer de l'amour pour la liberté et l'indépendance. Elle est devenue le centre le plus uni, celui d'où sont parties toutes les tentatives, ayant pour objet de créer un puissant État serbe.

Pendant que la Rascie s'organisait, deux autres centres se formaient aussi : l'un en Bosnie, l'autre dans la Zéta (le Monténégro d'aujourd'hui). Mais aucune union n'existait entre ces trois centres. Exposés aux attaques fréquentes des Byzantins, ou des Bulgares, ces centres perdaient souvent leur indépendance.

Cependant, malgré toutes les difficultés intérieures et extérieures, après sa conversion au christianisme (IX^e siècle), le Grand Joupan [1] *Tchaslav Kronimirovitch* parvint au X^e siècle à constituer un puissant état serbe en réunissant la Rascie, la Zéta et la Bosnie,

1. Joupan signifie chef de province.

auxquelles il ajouta, d'ailleurs, trois autres provinces du littoral adriatique : le Hum, le Trébigné et la Nérevta.

Malheureusement, ce grand État ne survécut pas à la mort de son fondateur. La Bosnie et la Zéta se séparèrent de la Rascie.

Premier royaume. — Après la dissolution de l'État formé par Tchaslav Kronimirovitch, la prédominance sur les peuples serbes passe de la Rascie à la Zéta, qui s'est toujours distinguée par des velléités d'indépendance et de séparatisme. La Rascie était soumise à l'influence de Constantinople, tandis que la Zéta subissait celle de Rome. L'influence romaine se manifestait dans l'administration, la religion, la manière de se vêtir et de s'armer.

La Zéta chercha à attirer et à grouper autour d'elle le plus grand nombre possible de provinces serbes et à créer, de nouveau, un grand État.

Elle y parvint au XI[e] siècle. Michel Voïslavlyévitch (1050-1080) fut salué du titre de roi par le pape Grégoire VII, en 1077. L'État, nouvellement constitué, recevait ainsi de la papauté la consécration officielle. Ce premier royaume comprenait : la Rascie, la Zéta, le Trébigné, le Hum et une grande partie de la Néretva.

Le fils et héritier de Michel, *Bodin*, chercha à élargir l'État de son père, en faisant la guerre à Byzance. Son règne ne fut pas sans gloire. C'est lui, qui, pendant la première croisade reçut aimablement dans sa capitale, Scutari, l'armée des Croisés conduite par Raymond de Toulouse, nouant ainsi, pour la première fois des relations amicales avec les Français.

La décadence. — Cependant ce premier royaume serbe ne fut pas de longue durée, il se démembra à la mort de Bodin. Les empereurs byzantins s'efforcèrent de subjuguer les diverses provinces serbes, afin de

pouvoir leur faire payer tribut. Ils y parvinrent en leur laissant d'ailleurs leur autonomie intérieure.

Ainsi, cette première période de l'histoire serbe, s'achève par le complet démembrement du royaume et par la reconnaissance de l'autorité byzantine.

Toutefois, la formation de ce premier royaume n'a pas été inutile. C'est par lui que s'est formée, développée et affermie, la conscience nationale chez les Serbes. Les diverses provinces, quoique non reliées entre elles par une organisation commune et collective, n'en ont pas moins constitué des centres de vie où se sont préparées les forces qui amèneront un jour l'union nationale et la formation définitive d'un puissant État.

En résumé, dès leur établissement dans les Balkans, malgré la double influence civilisatrice qu'ils subirent, selon la région qu'ils habitaient, les Serbes ont essayé de se grouper et de constituer un puissant État.

Le joupan ou chef de la province de Rascie, y parvient tout d'abord, mais son État ne lui survit pas. L'influence passe alors de la Rascie à la Zéta, qui réussit, au XI^e^ siècle, à créer un royaume, reconnu par le pape Grégoire VII. Ce premier royaume ne fut pas non plus de longue durée, mais son existence, quoique éphémère, a eu des conséquences heureuses pour le peuple serbe, en lui permettant de prendre conscience de lui-même.

Les relations entre les Français et les Serbes remontent à l'époque où existait ce premier royaume.

CHAPITRE III

LA FORMATION DE L'ÉTAT SERBE. — PÉRIODE DE GLOIRE ET DE GRANDEUR, AVEC LA DYNASTIE DES NÉMANITCH. — DÉCADENCE. — COMMENCEMENT DES LUTTES CONTRE LES TURCS.

Étienne Némania (1168-1196). — Les deux tentatives de formation d'un État serbe, émanant de la Rascie, d'abord, de la Zéta, ensuite, n'avaient pas réussi à constituer quelque chose de durable.

Mais les aspirations communes des divers peuples serbes n'étaient point éteintes pour cela.

En 1168, la Rascie eut pour chef le « grand joupan » Némania. Ce dernier ne tarda pas à travailler à la réunion des diverses provinces serbes. Grâce à l'appui de son ami, le « ban [1] » de Bosnie, Kouline, Némania occupa la Zéta et l'adjoignit à ses possessions. Ainsi fut définitivement tranchée la question de prédominance entre la Zéta et la Rascie, au profit de cette dernière. Désormais, les diverses provinces serbes vont se grouper autour de Némania. C'est à partir de ce moment que les noms particuliers, sous lesquels on désignait les habitants des diverses régions, s'atté-

1. Dans certaines provinces, le chef s'appelait « joupan ou grand joupan », dans d'autres, il portait le nom de « ban ».

nuent et qu'apparaît l'appellation générique de « Serbes ». Le centre de la vie politique passe du littoral adriatique en Rascie.

Sous le règne de Némania, s'était propagée en Serbie l'hérésie de Bogoumil, qui passa plus tard de Bosnie en France, sous le nom d'hérésie albigeoise[1]. Comme les adhérents à l'hérésie de Bogoumil étaient, par leurs croyances, hostiles à la politique nationale serbe, Némania convoqua, pour la première fois, une Assemblée composée des représentants des classes privilégiées, afin de faire résoudre la question religieuse. Cette Assemblée décida qu'on ne devait pas hésiter à employer les armes pour exterminer l'hérésie de Bogoumil et

Étienne Némania, fondateur de la dynastie de Némanitch (1168-1196).

1. On appelle hérésie une doctrine condamnée par l'Église catholique. Les Albigeois croyaient au dualisme de la Divinité, le créateur de l'idéal, différant du créateur des biens terrestres. On sait que le pape Innocent III ordonna contre eux une croisade qui commença en 1208, sous le règne de Philippe Auguste et qui se termina en 1229 sous le règne de saint Louis, par le traité de Meaux.

qu'on adopterait pour religion d'État la religion orthodoxe, puisque c'était celle de la majorité des habitants.

Toutefois, Némania toléra le catholicisme qui était très répandu dans les provinces serbes du littoral de l'Adriatique.

Nous voyons apparaître ici, au point de vue religieux, les conséquences de cette double influence, occidentale ou orientale, que nous avons déjà signalée et que nous retrouverons.

Après avoir résolu la question religieuse, Némania élargit les frontières de son État par les guerres contre Byzance et fit épouser à son héritier une princesse byzantine.

Mais, fatigué de guerroyer et attiré par la vie contemplative, il convoqua de nouveau, en 1196, l'Assemblée nationale, devant laquelle il abdiqua en faveur de son fils aîné, qui s'appelait comme lui, Etienne.

Némania se fit religieux et se retira dans le beau monastère de Stoudénitza qu'il avait fait ériger. Après y avoir séjourné quelques années, il partit pour la Chalcidique, sur l'invitation de son fils cadet, Rastko qui, lui aussi, avait embrassé la vie monastique dès sa dix-septième année. Ce jeune prince, d'un naturel doux, aimant la solitude, la méditation et la piété n'avait pas tardé à obéir à ses goûts. Quelques moines étant venus demander l'aumône à la cour de son père, ils exercèrent sur lui une telle influence qu'il se décida à les suivre. Il quitta, secrètement, le palais de son père, se fit religieux et n'avertit ses parents que le fait accompli, en sollicitant leur pardon. En remplaçant sa robe princière par sa robe de bure, le prince Rastko changea son nom en celui de « Sava ». Il est considéré encore aujourd'hui comme un des plus grands saints de la Serbie, en raison des hautes dignités religieuses qui lui ont été conférées et des éminents services qu'il a rendus à son pays.

Lorsque Némania quitta le monastère de Stoudénitza pour aller rejoindre son fils, il fit ériger dans la Chalcidique, qui était alors le centre de la vie religieuse, le magnifique monastère de Hilendar, dont il fit le berceau de la culture serbe.

Némania compte au nombre des plus importants monarques serbes.

Il parvint à donner aux diverses provinces une forte et solide unité, que ses successeurs purent développer.

Proclamation de la royauté et de l'indépendance de l'Église. — Le fils aîné de Némania, Étienne (1196-1224) réussit à repousser heureusement toutes les attaques ennemies contre la Serbie et à conserver tous les pays conquis par son père. Pour améliorer la prospérité matérielle de ses possessions, Etienne conclut un traité de commerce en 1285 avec la puissante ville de Raguse, centre commercial de la Dalmatie. Ce traité a servi de base à tous les traités postérieurs.

Pour rehausser l'éclat de son État, en 1217, Étienne demanda et obtint, avec le consentement du pape, le titre de « roi premier couronné serbe[1]. »

Il envoya ensuite son frère cadet, Sava, en mission auprès du patriarche de Constantinople.

Sava obtint la reconnaissance de l'indépendance pour l'archevêché serbe et il fut choisi pour occuper cette haute charge ecclésiastique.

Dès son retour en Serbie, Sava, d'accord avec la noblesse et avec son frère, le roi Étienne, organisa l'Église orthodoxe serbe. Il fonda aussi, à côté des églises et des monastères, de nombreuses écoles qui

1. Bien que le pape Grégoire VII ait salué, du nom du roi, le prince de Zéta, Michel Voïslavlyévitch, il convient de remarquer que les Serbes considèrent comme leur premier roi « couronné » Étienne Némania.

ont contribué puissamment, sous la domination turque, à tenir en éveil la conscience nationale.

C'est pourquoi Sava est considéré, à juste titre, comme le fondateur de l'instruction populaire. Aujourd'hui encore, toutes les écoles serbes célèbrent pieusement son souvenir le 14 janvier de chaque année[1].

Sava, fils d'Étienne Némania, fondateur de l'église orthodoxe serbe.

Sava a été aussi le fondateur de la littérature biographique. Son meilleur ouvrage est celui dans lequel il raconte la vie de son père : Némania.

Pour les multiples services rendus à son pays, Sava symbolise le dévouement à la patrie. Ses mérites lui ont valu d'être canonisé et, comme nous l'avons dit, d'être un des saints les plus honorés en Serbie.

1. La Saint-Sava correspond à la fête que les écoliers célèbrent en France, à l'occasion de la Saint-Charlemagne, dans le courant du mois de janvier également. Mais, tandis qu'en France, la Saint-Charlemagne est une fête purement scolaire, qui tend d'ailleurs à disparaître, la Saint-Savan demeure une fête scolaire et presque une fête nationale, toujours religieusement célébrée en Serbie.

Les successeurs d'Étienne « premier couronné ». — Les successeurs d'Étienne travaillèrent à l'élargissement des frontières d'État, en luttant tantôt contre la Bulgarie, tantôt contre Constantinople. Parmi eux, le plus illustre est le fils cadet d'Étienne : *Ourosch*, sous le règne duquel l'exploitation des mines devient en Serbie une des branches importantes de l'activité nationale. Ourosch avait épousé une princesse française de sang royal : Hélène d'Anjou. Devenu le parent de Charles I^er^ d'Anjou, roi de Naples, Ourosch entra, avec ce dernier, dans une alliance contre Byzance.

A la mort de son mari, Hélène se retira dans le château de *Brniatzi*, où l'on composait et copiait des livres religieux. Elle faisait de riches donations aux églises et aux monastères tant orthodoxes que catholiques. Elle secourait les veuves et les miséreux. Elle recueillait dans son château les jeunes filles pauvres du pays, les nourrissait et leur apprenait tous les travaux féminins. Lorsqu'elles étaient en âge de se marier, elle les dotait de riches trousseaux. Elle a fait ériger l'église de la Sainte-Vierge, qui fut appelée Gradatz, où on l'inhuma, sur sa volonté, en février 1314.

La reine Hélène est vénérée encore aujourd'hui chez les Serbes pour sa grande bonté. Elle a d'ailleurs été canonisée et est devenue une de leurs saintes.

Les rois Miloutine et Detchanski. — La politique extérieure d'Ourosch contre Byzance fut continuée d'abord par son fils aîné, Dragoutine, qui régna peu, puis par son fils cadet Miloutine (1281 à 1321) qui demeura l'allié du roi de Naples. Bien que ce dernier ne fût pas prêt pour entrer en campagne contre l'empire de Constantinople, Miloutine commença les hostilités. Il conquit toute la Macédoine septentrionale, une partie de l'Albanie, avec Durazzo et conclut la paix avec l'empereur de Byzance, dont il épousa la fille.

Il avait aussi organisé une expédition contre la Bulgarie, qu'il avait forcée à reconnaître son autorité.

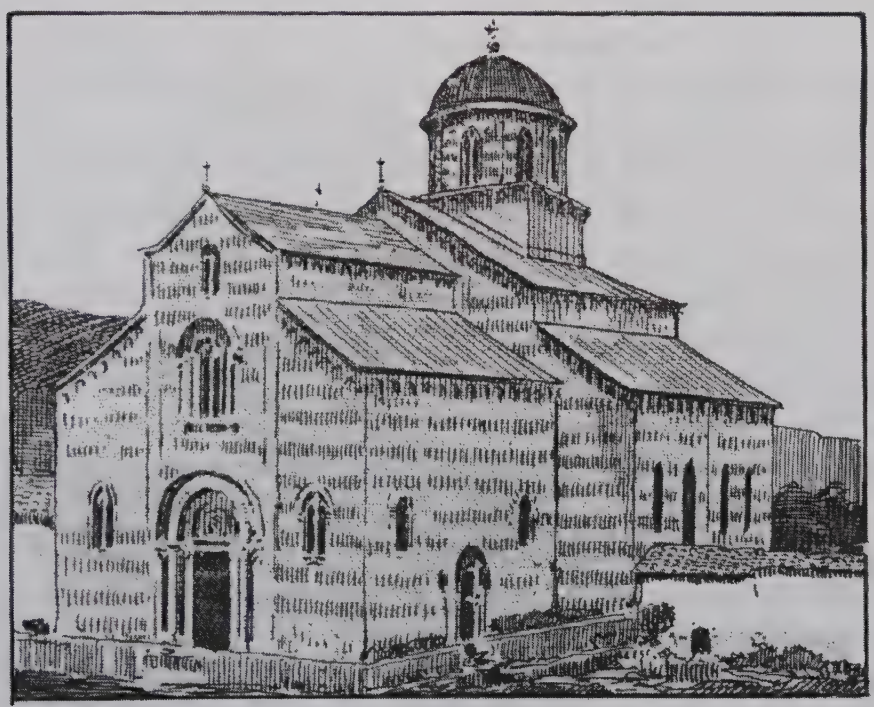
De tous les monarques serbes qui ont régné jusqu'à lui, Miloutine est le plus important.

La reine Hélène d'Anjou, veuve d'Ourosch.

Par la souplesse de son intelligence, son courage, son habileté diplomatique, sa persévérance, il est parvenu à mener à bonne fin l'œuvre des Némania. Sous son règne, la Serbie est devenue l'État le plus uni et le plus considérable de l'Orient d'Europe, dont l'influence puissante se faisait sentir loin de ses frontières. Pendant un demi-siècle, les destinées des Balkans se sont jouées à la cour de Serbie.

Après avoir élargi les frontières de son État et rehaussé son prestige, Miloutine développa le commerce et l'instruction. Il fit ériger beaucoup de monastères, dont le plus important est celui de Gratchanitza. Il fit fonder un hôpital à Constantinople et consentit de riches donations aux églises orthodoxes et catholiques.

Miloutine, lui aussi, a été canonisé. Sous le règne de son fils, *Étienne Detchanski*, éclata le conflit, devenu inévitable, avec la Bulgarie. Celle-ci ne pouvait voir d'un œil indifférent le prestige de la Serbie et son agrandissement du côté de la vallée du Vardar.



Monastère Detchani, fondé par Étienne Detchanski.

Déjà, à cette époque lointaine, cette vallée était l'objet des convoitises des peuples balkaniques, en raison des avantages politiques et économiques qu'elle offrait à ses possesseurs. La Bulgarie ne pouvait accepter le rôle de vassale auquel l'avait soumise Miloutine. Dès que celui-ci mourut, elle conclut une alliance avec Byzance pour conquérir son indépendance.

Les deux armées ennemies se rencontrèrent à Velboudje en 1330. L'enjeu de la bataille était considérable, puisqu'il comportait la prédominance dans les Balkans et la possession de la vallée du Vardar. Les Bulgares furent complètement défaits, leur roi

trouva la mort sur le champ de bataille, et les représentants du peuple bulgare offrirent le trône à Étienne Detchanski. Ce dernier refusa cette offre et se contenta d'élargir les frontières de son État aux dépens de la Bulgarie, qui reconnaissait, une fois de plus, l'autorité de la Serbie.

En signe de reconnaissance pour cette grande victoire, Étienne fit ériger le magnifique monastère de Detchani, somptueusement décoré.

Douchan, dit le Fort (1331-1355). — L'État serbe, ainsi fortifié et élargi, fut conduit à son apogée de gloire et de grandeur par le fils d'Etienne Detchanski, *Douchan, dit le Fort*, le Charlemagne serbe.

Celui-ci érigea l'archevêché serbe en patriarcat, il réunit sous son pouvoir la plus grande partie du peuple serbe, il devint le maître des Balkans, il s'attacha au développement de l'instruction et institua la féodalité en Serbie.

Après avoir examiné la situation politique dans la péninsule balkanique, Douchan comprit que le grand danger qui menaçait la Serbie et l'Europe était l'invasion turque. Convaincu de la valeur du peuple serbe, ce monarque, extrêmement intelligent, conçut de bonne heure l'idée de grouper, d'abord, solidement, les diverses provinces serbes, puis, de former, avec les autres peuples balkaniques, un puissant État, capable de résister avec succès aux invasions venues d'Asie et de couper court également aux visées de la Hongrie sur les Balkans.

Après avoir forcé les Bulgares à continuer de reconnaître l'autorité de la Serbie, Douchan se tourna contre Byzance. Il conquit l'Albanie et le nord de l'Épire et se fit proclamer roi des Serbes et des Albanais. Poursuivant la guerre, il conquit toute la Macédoine, à l'exception de Salonique. Encouragé par ce succès, Douchan résolut d'anéantir complètement Byzance,

afin que la Serbie, jeune et vigoureuse, prît la place de ce vieil et caduc État.

Pour gagner à son projet les Grecs et pour manifester publiquement ses desseins, Douchan se fit proclamer, en 1345, dans la ville de Ser, empereur des Serbes et des Grecs. Il convoqua ensuite l'Assemblée nationale à Uskub, sa capitale. C'est dans cette assemblée que fut décidée la transformation en patriarcat de l'archevêché serbe. A l'issue de la réunion, Douchan fut couronné empereur par les patriarches serbe et bulgare; la reine Anne fut proclamée impératrice et leur fils, Ourosch, qui n'avait que dix ans, reconnu comme roi de Serbie.

L'empereur Douchan, dit le Fort (1337-1355).

Poursuivant son plan, Douchan voulait marcher sur Constantinople et s'en emparer, mais il dut renoncer à son projet parce que la République de Venise ne voulut pas lui donner les navires nécessaires pour bloquer sur mer la capitale byzantine. Toutefois, Douchan s'empara de l'Épire, de l'Étolie, de l'Acarnanie et de la Thessalie. Après ces conquêtes de Douchan,

Byzance ne possédait dans les Balkans que la partie méridionale de l'ancienne Grèce, Salonique et la Thrace. Toutes les autres provinces étaient sous la domination serbe.

Travaillant avec énergie à l'union nationale, Douchan conclut une alliance avec Venise contre la Hongrie et envoya des troupes pour s'emparer de la Croatie, et augmenter ainsi ses possessions par l'adjonction d'une province peuplée de Serbes.

Sûr du succès de son armée dans le nord, Douchan s'occupait, dans le sud de son état, à préparer la guerre contre les Turcs, qu'il sentait devenir de plus en plus menaçants, lorsqu'il tomba subitement malade et mourut à l'âge où il pouvait encore faire de belles choses et mener à bonne fin la grande œuvre entreprise.

Quoique Douchan s'occupât surtout de l'agrandissement et de la formation d'un puissant État, il ne consacra pas moins ses efforts à développer toutes les branches de l'activité nationale.

Il fit rédiger et adopter un Code, qui est le plus considérable monument de culture serbe de cette époque et qui nous donne une image précise de l'organisation politique et sociale de la Serbie au moyen âge. Ce Code fut rédigé d'après les anciennes lois et coutumes, adaptées aux circonstances de l'époque. Il contient des statuts sur le pouvoir et les prérogatives de la Couronne, sur les droits et les privilèges de l'Église, sur les droits et les devoirs des diverses classes sociales, sur l'armée et la magistrature, sur la sécurité des personnes et des biens. Ce Code affirma l'administration nationale et institua une sévère responsabilité pour les fonctionnaires.

Douchan voulait, par l'élaboration de son Code, fusionner les différentes parties de son vaste empire et, tout en assurant la suprématie aux Serbes, il cher-

chait à gagner les sympathies des autres peuples, auxquels il laissa leurs anciens privilèges, qu'il augmenta même.

Il adopta toute l'étiquette de la cour de Byzance et toutes les cérémonies publiques qui avaient lieu à Constantinople.

Désireux de développer le commerce, Douchan consacrait une attention particulière aux villes du littoral adriatique, notamment à Cattaro, dont il avait pressenti l'importance en raison de sa merveilleuse situation géographique.

L'empire de Douchan s'étendait du nord au sud, de la Save et du Danube au golfe de Missolonghi et, à la mer Egée, jusqu'à l'embouchure de la Maritza (à l'exception de Salonique); de l'ouest à l'est : de la rivière Cettina, en Dalmatie, à la Bulgarie, y comprise.

Ce vaste empire fut divisé en provinces, plus ou moins grandes, à la tête desquelles furent placés de hauts dignitaires, vassaux de Douchan.

Démembrement de l'empire. — A la mort de Douchan, son fils Ourosch lui succéda. Mais l'héritage paternel était trop lourd pour ce prince doux et faible. Les diverses provinces manifestèrent des velléités de séparatisme; leurs gouverneurs devinrent ambitieux et cherchèrent à se rendre indépendants. Les Grecs et les Albanais laissèrent percer leurs aspirations nationales. L'empire de Douchan, enfin, avait été épuisé par les efforts de son fondateur.

Les grands seigneurs voulurent exploiter toutes ces causes de faiblesse. Ils se révoltèrent publiquement contre Ourosch en 1366 et la conséquence de cette révolte fut le démembrement de l'empire serbe en plusieurs provinces, qui devinrent des états indépendants.

Ourosch ne resta maître que du territoire situé entre

les montagnes de Char (près d'Uskub) et le Danube. Deux grands seigneurs seulement lui restèrent fidèles. L'unité nationale avait disparu.

Les Turcs, peuple conquérant qui voulait employer le trop-plein de son énergie à conquérir de nouveaux territoires, ne manquèrent pas de s'attaquer aux Serbes ainsi divisés.

Le despote « Ougliécha » qui régnait sur les pays serbes situés le plus à l'est et dont la capitale était Drama, se trouva le premier sur le chemin des Turcs. Il fit appel au secours de son frère, le roi Voukachine, qui régnait sur les territoires de Prizrend, Uskub, Monastir, Okrida, Prilep et Florina. La rencontre des armées serbe et turque eut lieu près du village de Tchernomen, situé sur la Maritza, en 1371. Les Serbes furent complètement défaits par une attaque brusquée nocturne des Turcs. Cette bataille de la Maritza a eu une grande portée historique, car c'est par elle que fut définitivement tranchée la question de l'installation des Turcs en Europe et que furent décidées les destinées des Balkans pour une période de plusieurs siècles.

Voukachine et Ougliécha périrent dans cette bataille et leurs provinces durent subir le joug des Ottomans.

Ainsi, cette splendide période de l'histoire serbe s'achève par le complet démembrement politique, par l'extinction de la dynastie des Némanitch et par l'établissement de la domination turque sur une grande partie des pays serbes.

Si nous essayons d'embrasser d'un regard d'ensemble la période que nous venons de parcourir, voici les grands faits qui peuvent la résumer :

Après la disparition de l'État serbe dont le centre était la Zéta, c'est la Rascie qui prend de nouveau la prédominance avec Némania, fondateur d'une puissante dynastie, sous laquelle la Serbie connut une ère de gloire et de grandeur.

Le fils de Némania, Étienne 1er couronné, fonde un royaume serbe et, avec le concours de son frère Sava, obtient de l'empereur de Constantinople, l'autonomie de l'Église nationale.

A Étienne, succède Ourosch, qui s'allie à la riche maison française d'Anjou, en épousant la princesse Hélène.

Sous Miloutine et Detchanski, la Serbie devient l'État le plus considérable de l'Orient d'Europe. Mais c'est avec Douchan 1331-1355, que la Serbie connaît l'apogée de la gloire et de la puissance. Ce monarque, qu'on appela le Fort et qu'on aurait aussi pu appeler le juste, fut un « gagneur de batailles et un pasteur de peuples ». Il agrandit son empire, l'administra avec intelligence et énergie. Malheureusement, la mort le surprit encore plein d'ardeur, au moment où il concentrait toutes ses forces pour l'œuvre gigantesque qu'il avait entreprise et qui consistait à transporter à Constantinople le centre de l'empire serbe.

A la mort de Douchan, ses successeurs ne peuvent supporter le poids du lourd fardeau qu'il leur laisse. Son empire se démembre, et les Turcs, vainqueurs des Serbes à la bataille de la Maritza, soumettent à leur joug une grande partie des provinces serbes.

CHAPITRE IV

LA BATAILLE DE KOSSOVO. — LES PROVINCES SERBES SOUMISES A LA DOMINATION TURQUE.

Le roi Marko. — Après la bataille de la Maritza (1371), les Turcs occupèrent toutes les provinces qui appartenaient à Ougliécha. L'État de Voukachine passa aux mains de son fils Marko, mais celui-ci, dont la capitale était Prilep, dut reconnaître l'autorité turque.

En luttant comme vassal turc, Marko périt dans un combat contre le voïvode [1] roumain, Mirka en 1394. Les Turcs s'emparèrent aussitôt de ses possessions, devenant ainsi maîtres de tous les territoires situés au sud des montagnes de Char.

Mais si le rôle historique du roi Marko ne fut pas considérable, il n'en est pas moins devenu un personnage légendaire. La tradition populaire en a fait un héros national, comme elle l'a fait, en France, de Roland. La légende célèbre ses glorieux exploits contre les Turcs, sa force incomparable et ses efforts constants pour améliorer le sort du peuple, pour pro-

1. Le titre de voïvode désignait surtout un chef militaire. Aujourd'hui encore c'est celui qui est donné à un général, qui commande au moins une armée.

téger les faibles et les pauvres, pour défendre les droits des opprimés et la Croix contre le Croissant.

Dans un grand cycle de chants héroïques, très beaux et très intéressants à étudier, le peuple a chanté les nombreux faits d'armes de ce héros national.

Marko livre des combats à l'Arabe aux Trois têtes, il lutte seul contre des bandes entières de Turcs ; il court d'un bout à l'autre de la Serbie, il est invincible ; il est si fort qu'il fait sortir de l'eau, du bois de cornouiller, en le pressant dans son poignet, il est en relation avec les « vilas », ou fées ; il jouit de leur protection surnaturelle ; il supprime les droits imposés sur le mariage par les Turcs, afin que les jeunes filles puissent aussi se marier, qui rend enfin la justice,

« Non pas en faveur du père ou des oncles
Mais comme la justice du vrai Dieu l'ordonne. »

Si le Roland français a sa Durandal, Marko a son fidèle cheval, Charatz, avec lequel il partage sa boisson.

D'après la tradition populaire, Marko n'est pas mort ; il ne fait que sommeiller et, à son réveil, quand il sortira de terre avec sa massue, le peuple serbe rentrera en possession de sa liberté et réalisera son union.

Il semble qu'en glorifiant dans les chants et les contes les exploits de Marko, le peuple serbe ait personnifié en lui les divers traits du caractère national.

Quoi qu'il en soit, la légende a permis aux Serbes, sous la dénomination turque, de maintenir vivace l'espoir de la délivrance prochaine et de leur faire supporter avec patience des jours pénibles de domination brutale.

Le royaume de Bosnie. — Pendant que l'empire serbe de Douchan était en train de se désagréger, la

Bosnie devenait plus puissante. Avec le ban Tvrtko, elle atteint son apogée. Comme ce monarque bosniaque était en ligne indirecte l'héritier de la dynastie des Némanitch et qu'il avait sous sa domination une grande partie des pays serbes, il se fit proclamer roi sur la tombe de Saint-Sava en 1377. Son « banat » fut appelé « royaume de Serbie ». Il vivait d'ailleurs en allié avec un des plus puissants monarques des pays serbes, encore indépendants, le prince Lazare.

Le prince Lazare.

La bataille de Kossovo (1389) et ses conséquences. — Après avoir consolidé les succès remportés à la victoire de la Maritza, les Turcs commencèrent à pénétrer dans les pays serbes du nord de la péninsule balkanique. Ils essuyèrent d'abord une défaite. Mais, peu de temps après, désireux de venger leur échec, ils se dirigèrent de nouveau vers la Serbie avec une grande armée. Le prince Lazare rassembla le plus de soldats possible et alla à leur rencontre avec ses gendres, ses cousins et le célèbre héros popu-

laire Miloch Obilitch. La bataille eu lieu, en 1389, à Kossovo [1].

Miloch Obilitch avait été soupçonné de tramer la trahison de son prince. Indigné, il jura, la veille de la bataille, qu'il prouverait sa loyauté. Le lendemain 15 juin, commença un combat sanglant entre les Turcs et les Serbes. Au début, ces derniers avancèrent et refoulèrent l'aile gauche turque. Alors Miloch, au milieu du plus effrayant carnage, se présenta comme transfuge aux soldats turcs et demanda d'être emmené devant le sultan Mourad. A sa vue, les rangs de l'ennemi s'ouvrirent et Miloch put arriver sans difficultés jusqu'au sultan qu'il éventra, en payant sa prouesse de sa mort. Par son sacrifice, Miloch espérait provoquer le désordre et la confusion dans l'armée turque et faciliter ainsi la victoire à ses frères d'armes. Mais le fils du sultan, Bajazet, arrêta la retraite de son armée, il fit entrer dans le combat

Le héros populaire Miloch Obilitch.

1. Kossovo est une grande plaine, dont le nom signifie « champ des merles ».

des troupes fraîches et attaqua de nouveau avec une extrême violence les Serbes moins nombreux. Au cours de ce combat désespéré, les Turcs firent prisonnier le prince Lazare. Dès lors, l'armée serbe recula, puis se laissa gagner par la panique. A deux heures de l'après-midi, la bataille était perdue pour elle. Le combat fini, le sultan Bajazet fit décapiter le prince Lazare et tous les chefs qui avaient été faits prisonniers.

La bataille de Kossovo n'entraîna pas la conquête de tous les pays serbes. Mais, après cette victoire, les Turcs devinrent plus tyranniques. Pour amener le peuple à désirer la paix avec eux, des bandes de Turcs parcoururent le pays, pillant, terrorisant, massacrant la population. La confusion, le désespoir gagnaient peu à peu les habitants. A tous ces malheurs vinrent même s'ajouter les attaques de l'armée hongroise qui occupa une partie du territoire. La Serbie fut tirée de cette situation désespérée par la veuve du prince Lazare, la princesse Militza, qui prit le gouvernement en mains, à la place de ses fils mineurs. Elle fit appel au patriotisme de tout le pays et entama avec Bajazet des pourpalers de paix. Celui-ci imposa ses conditions : les fils de Lazare restaient possesseurs de tout leur patrimoine à l'exception de quelques villes, ils s'engageaient à reconnaître l'autorité turque, à payer tribut au sultan et à lui fournir des renforts en cas de guerre ; enfin, suprême douleur infligée à une mère, la fille cadette de Lazare était emmenée comme otage par Bajazet à Constantinople.

Le souvenir de Kossovo et de ses conséquences a laissé une immense impression sur le peuple serbe et il a donné naissance à un grand nombre de chants populaires qui célèbrent le sacrifice de Miloch Obilitch [1], le courage du prince Lazare, l'acharnement des

1. C'est le profil de ce héros populaire qui figure sur la médaille de la bravoure militaire, décernée aux soldats et officiers serbes qui se conduisent vaillamment sur le champ de bataille.

soldats serbes contre les Turcs, les efforts persévérants de la princesse Militza, pour défendre les intérêts nationaux, les souffrances du peuple dans ces jours angoissants de domination turque.

Nouvelle lutte contre les Turcs. Fin de la Serbie. — La paix conclue entre les Serbes et les Turcs, après Kossovo, n'était qu'une trêve. La lutte entre les représentants de la civilisation dans les Balkans et les défenseurs de la barbarie ne pouvait pas se terminer si vite. Les Serbes se rendaient très bien compte qu'ils devaient poursuivre la lutte jusqu'au bout, pour vaincre ou mourir, fiers d'avoir défendu héroïquement et pendant si longtemps aux hordes turques le passage dans l'Europe occidentale.

Le fils du prince Lazare, le « despote » Étienne, profita des désordres surgis en Turquie pour fortifier la Serbie et conclure des alliances avec les pays occidentaux et avec la Hongrie, qui commençait à pressentir le danger turc. Il transporta la capitale à Belgrade qu'il fit fortifier.

Étienne ne songea pas seulement à rendre la Serbie plus forte, il s'appliqua aussi à développer l'instruction. Il fit ériger le magnifique monastère de Manassia, qui devint un centre intellectuel. Étienne était d'ailleurs lui-même un lettré. Il compte parmi les plus nobles monarques serbes. C'était un héros, un chevalier fidèle à la parole donnée, toujours attentif à ranimer la force de son peuple et à lui restituer son ancien prestige.

Mais à sa mort, la Serbie qui avait connu une tranquillité relative, fut de nouveau menacée. Le conquérant de Constantinople, le sultan Mahomet, lui demanda de se livrer à sa merci.

Le vieux « despote » serbe, Georges Brankovitch, se dressa contre ses prétentions. Homme énergique, plein de capacité et d'ingéniosité, il livra à la Hongrie

des villes frontières pour mieux garantir son État au nord et conclut avec elle une nouvelle alliance. Il fit construire, à l'intérieur de nombreuses forteresses pour la défense de son pays et transporta sa capitale à Smédéréva (Semendria). Sans cesse il lutta contre les Turcs, seul ou avec l'aide des Hongrois. L'orgueilleux sultan, conquérant de la vieille capitale byzantine, ne pouvait venir à bout de l'héroïque petit peuple slave.

Le despote Georges Brankovitch.

Les victoires des armées serbes, dues aux efforts persévérants du despote Georges, forcèrent Mahomet à signer avec lui la paix, aux termes de laquelle les Serbes, tout en reconnaissant la suzeraineté du sultan et en lui payant tribut, gardaient une certaine autonomie.

Mais la mort du vieux « despote », épuisé par les fatigues de ses guerres, entraîna la chute de son État. Des désordres se produisirent au sein de la famille du monarque disparu, la confusion s'empara du pays.

En 1439, Mahomet vainquit le peuple qui avait défendu

si longtemps et avec autant de vaillance sa liberté et son indépendance.

Après la disparition du « despotat » serbe, les autres provinces tombèrent, l'une après l'autre, sous la domination turque. La Bosnie succomba en 1463, l'Herzégovine en 1482, la Zéta en 1499. Vers la fin du XV^e^ siècle, toutes les provinces serbes sont soumises au joug des Ottomans.

En résumé, le démembrement de l'empire de Douchan, que nous avons vu commencer après la bataille de la Maritza (1371), ne s'arrêta plus, en dépit des glorieux exploits du héros populaire, le roi Marko.

En 1389, les Serbes sont défaits par les Turcs à Kossovo, malgré la bravoure de Miloch Obilitch et du prince Lazare.

Le despote Étienne, qui nous rappelle par ses qualités le bon roi de France, saint Louis, et le despote Georges Brankovitch essayèrent de soustraire la Serbie au joug des Turcs, mais, malgré leurs succès passagers, ils n'y parvinrent point.

Le despotat serbe disparaît en 1459 sous les coups de Mahomet, le conquérant de Constantinople, et, à la fin du XV^e^ siècle, toutes les provinces serbes sont soumises à la domination turque.

CHAPITRE V

LA VIE NATIONALE AU MOYEN AGE.

Organisation politique. — Tous les États serbes, à l'exception de la République de Raguse, étaient des monarchies. Leurs chefs, suivant les époques et les régions, portaient les divers titres de : joupan, ban, roi, tsar, duc, prince ou despote[1].

Le plus souvent, le trône passait de père en fils. Les insignes de la puissance monarchique étaient la couronne, le sceptre, surmonté d'une croix ou d'un lys, l'épée d'État, le globe, la pourpre et le trône. La puissance du monarque était grande, mais elle était limitée cependant par la noblesse temporelle et spirituelle, c'est-à-dire par les seigneurs et les dignitaires du clergé, qui constituaient l'Assemblée nationale. Celle-ci se réunissait sur la convocation du monarque et délibérait sur toutes les affaires importantes concernant l'État. Elle tenait ses assises successivement dans divers endroits, au fur et à mesure que le souverain changeait de capitale.

L'État était divisé en provinces, en villes, en can-

1. Le titre de despote apparut après la domination ottomane. Il désignait un prince, vassal du Sultan.

tons et en villages. Chacune de ces unités administratives avait son gouverneur.

Les revenus du monarque étaient constitués par les produits de ses propriétés privées et ceux des mines, par les impôts sur la terre, les amendes, les droits de douane et ceux que payait la ville de Raguse pour faire le commerce.

L'administration de l'État était rudimentaire : l'impôt se payait généralement en nature.

La cour s'organisa peu à peu, à l'imitation de celle de Constantinople. Au début la vie y était très simple, mais elle se développa peu à peu, pour atteindre, sous le règne du tsar Douchan, son plus haut degré de magnificence.

La société. — De bonne heure, apparaissent chez les Serbes, les hautes et les basses classes. Les hautes classes, qui étaient privilégiées, comprenaient la grande et la petite noblesse, le clergé séculier et le clergé régulier. Elles jouissaient de tous les droits civils et partageaient l'autorité avec le roi.

Les premiers dignitaires de la cour, les gouverneurs des grandes provinces, les voïvodes (chefs d'armée) et les seigneurs qui possédaient de vastes domaines faisaient partie de la haute noblesse.

La petite noblesse était composée des seigneurs qui avaient des fiefs de moindre importance et des dignitaires d'un rang inférieur.

Les prêtres et les religieux étaient aussi privilégiés parce qu'ils représentaient la science et l'art dans le passé, ils étaient les instructeurs du peuple et étaient considérés comme les gardiens et les interprètes des lois écrites.

Les membres du haut clergé faisaient partie de l'Assemblée nationale, ils étaient les conseillers du monarque et exerçaient une grande influence sur la direction des affaires publiques, mais le petit clergé n'avait aucun privilège.

La noblesse retirait les produits de la terre que le peuple cultivait à son profit. Elle avait le droit de justice sur ce dernier et l'exercice de ce droit lui procurait une autre source importante de bénéfices. En revanche, à son tour, elle devait payer impôt au monarque, l'aider en cas de guerre, payer une redevance lorsqu'il mariait son fils, ou faisait bâtir un palais.

Quiconque n'était ni noble, ni ecclésiastique s'appelait du nom général de « sébar ». Les « sébris » étaient divisés aussi en plusieurs classes, dont la plus basse comprenait les serfs. Ceux-ci ne possédaient aucune terre. Ils étaient la propriété du seigneur, qui en héritait comme de ses domaines. Mais ils ne pouvaient être vendus, ni cédés qu'avec la terre à laquelle ils étaient attachés.

Propriété de la terre. — Dans la Serbie du moyen âge, toute la terre appartenait au monarque. La population qui l'habitait devait donc payer l'impôt et supporter toutes les charges. Le monarque avait le droit de donner à vie, ou à perpétuité, une étendue plus ou moins grande de terre. Il récompensait ainsi ceux qui se distinguaient à la guerre. Il faisait aussi des dons aux églises et aux monastères.

Instruction et littérature. — Les centres de l'érudition, à cette époque, étaient les monastères. Ils étaient aussi les centres d'éducation et d'étude. C'est là que furent organisées les premières écoles serbes, fréquentées par les enfants des diverses classes. On y enseignait la lecture, l'écriture et les éléments des sciences.

Sous la dynastie des Némanitch, le clergé exerçait une grande influence sur toutes les classes de la société par ses écoles et ses monastères de religieux et de religieuses. C'est ce qui explique pourquoi les membres de la haute noblesse et quelquefois même ceux de la famille royale entraient au couvent.

En dehors des contes populaires, des proverbes, des énigmes, des poèmes épiques et lyriques, c'est surtout le genre biographique qui était cultivé dans la Serbie du moyen âge.

Le principal monastère qui servait d'exemple à tous

Monastère de Hilendar fondé par Étienne Némania.

les autres et qui a été pendant longtemps le centre de la culture était le monastère de Hilendar, en Chalcidie, aujourd'hui encore la terre classique des couvents.

Lois et Magistrature. — Ce fut d'abord le droit coutumier qui servit à juger les différends, ou les délits. Peu à peu, l'Église et les actes royaux vinrent modifier ou préciser le droit coutumier. Avec l'empereur Douchan, tous ces éléments épars furent réunis, élargis, commentés en un Code qui porta son nom.

Il y avait en Serbie plusieurs tribunaux : les tribunaux royaux, les tribunaux seigneuriaux, les tribunaux

ecclésiastiques et les jurys. Certains délits, tels que le meurtre, le vol, un acte de brigandage étaient nécessairement du ressort des tribunaux du gouvernement.

A noter, que dès le moyen âge, le jury existait en Serbie. Les jurés appartenaient à la même classe que les plaideurs.

Commerce et exploitation des mines. — Lorsque la dynastie des Némanitch eut organisé en Serbie l'autorité d'État, le commerce commença à se développer, d'abord, sur le rivage de l'Adriatique, puis, dans l'intérieur du pays.

Au point de vue commercial, la Serbie était en retard sur les autres pays de l'Europe. Ce sont les Ragusiens, les Vénitiens, les Italiens et les Saxons qui faisaient la presque totalité du commerce.

On exportait de Serbie le bois, le gibier, les cuirs, le bétail, la laine, le blé, la cire, l'argent, l'or, le plomb et le cuivre. On y importait des produits manufacturés, que le roi frappait de droits d'entrée.

Le développement du commerce fut secondé par d'excellentes routes qu'avaient tracées les Romains et les Byzantins.

Il y avait beaucoup de mines en Serbie, dont la plus connue était celle de Novo-Brdo (nouveau mont). Elles furent d'abord la propriété du monarque, mais, plus tard, elles furent affermées par les Saxons, les Ragusiens et les Vénitiens. Ces derniers exploitaient surtout l'or et l'argent.

L'armée. — Au moyen âge, les armées seigneuriales remplacèrent l'armée de tribus des premières époques. Elles se composaient d'infanterie et de cavalerie. La première était formée des gens du peuple, la seconde se recrutait surtout dans la grande et la petite noblesse.

En dehors des armées seigneuriales il existait aussi une armée de mercenaires.

Le ravitaillement des soldats était assuré par les montagnards qui, avec leurs montures, servaient de convoyeurs. Le commandant en chef de l'armée était le monarque, qui pouvait se faire remplacer par le grand voïvode.

L'armée se groupait autour des drapeaux. Voici

Monastère de Stoudénitza, fondé par Etienne Némania.

comment la poésie populaire décrit celui du héros Bochko Yougovitch :

« Le drapeau orné de sa croix l'avait enveloppé tout entier,
« Mon frère, jusqu'au cheval alezan qu'il montait.
« Sur le drapeau est un pommeau d'or,
« Dans le pommeau, les croix d'or.
« Des croix, tombent des franges d'or
« Et frappent l'épaule de Bochko. »

Les armes étaient offensives et défensives. Les premières étaient la pique, l'épée, le sabre et l'arc.

Les armes défensives étaient la cuirasse, le bouclier et le casque.

L'art. — Parmi les différentes formes de l'art, les Serbes ont cultivé surtout l'architecture et la peinture, mises au service de l'Église.

Les plus beaux monuments de l'art architectural

Monastère de Jitcha, fondé par Étienne « premier couronné ».

serbe étaient les monastères de Stoudénitza, de Jitcha, de Gratchanitza et de Detchani.

Dans cet art dominait le style byzantin. Plus tard, se développa un style national, qui était un mélange des styles byzantin et romain.

La peinture servait de complément à l'architecture. Les peintres représentaient surtout des figures de saints et des icones.

Les palais des rois serbes étaient bâtis en pierres et comprenaient surtout des salles de fêtes, des chambres

à coucher et des « trésoreries », où l'on gardait les armes, les coupes et les objets précieux.

Vêtements. — Les gens du peuple portaient des vêtements en toile de chanvre et en drap grossier, ils étaient chaussés de sandales en cuir (opantzi). Les nobles portaient de beaux et riches costumes en soie et en velours. Les châtelaines brodaient elles-mêmes d'or et de soie leurs vêtements. Cet amour et ce goût de la broderie féminine s'étaient surtout développés sous l'impulsion de la reine Hélène. Les femmes nobles se serraient la taille avec des ceintures ornées de perles et de vermeil.

Table. Vaisselle. — Les Serbes mangeaient sur une table qui, à partir de la deuxième moitié du XIV^e^ siècle, était recouverte d'une nappe blanche. Sur la table, il y avait des couteaux, des cuillers, des fourchettes, des assiettes, des verres. Chez les nobles, le couvert était dressé avec beaucoup de luxe; on y remarquait surtout une grande variété de verres en or, en argent, dorés ou ornés de peintures, des brocs et des coupes de formes différentes.

Aujourd'hui encore, on remarque chez les Serbes un goût particulier pour le décor de la table, qui s'est conservé même dans les familles de condition modeste.

Au total, la civilisation en Serbie, au moyen âge, diffère peu de ce qu'elle était dans les autres pays de l'Europe, vers la même époque.

Déjà, le pouvoir y est héréditaire, mais il est mieux tempéré, par l'existence d'une assemblée nationale, que l'autorité royale ne l'est en France par la convocation très irrégulière des États généraux. Par contre, le monarque y change souvent de capitale, tandis que Paris est devenu définitivement la capitale de nos rois. La cour de Serbie connaît déjà une magnificence, que la royauté française connaîtra plus tard seulement.

La Société, pareillement à celle de notre pays, se

divise en classes privilégiées, noblesse et clergé, et en classes « taillables et corvéables ». Au moyen âge, l'Église serbe est aussi puissante que l'Église catholique en France; l'une et l'autre sont, d'ailleurs, le berceau de la science et de la littérature.

Au point de vue du droit, la Serbie est en avance sur la France, le code Douchan est un remarquable monument de droit et l'existence du jury marque un notable progrès dans la procédure judiciaire.

Quant à l'armée, elle est composée, comme l'armée française, de seigneurs et de mercenaires; mais les armes ne rappellent en rien les lourdes armures de nos chevaliers.

Malgré les nombreuses ressemblances, la Serbie du moyen âge conserve sa physionomie spéciale, qui tient à la fois de l'Occident et de l'Orient.

CHAPITRE VI

ÉPOQUE DE DOMINATION TURQUE. — LES HAÏDOUKS ET LES OUSQUOKS. — LES SERBES, AVEC L'AIDE DE L'AUTRICHE, LUTTENT CONTRE LES TURCS. — GUERRE DE KOTCHA.

La domination turque en Serbie. — Au début du XVI[e] siècle, les pays serbes ont perdu leur indépendance. Seule, la ville de Raguse, qui formait une petite république, était libre sous le protectorat de la Hongrie. La presque totalité des autres provinces subissait le joug de la Turquie.

Les Turcs firent peser sur les Serbes une odieuse tyrannie. Ils détruisirent tous les monuments dans les pays conquis. Ils imposèrent au peuple des charges écrasantes (100 jours de corvée par an). Ils maltraitaient, torturaient les vaincus en véritables bourreaux. Les courageux opprimés qui essayaient de défendre encore leur liberté étaient massacrés sans pitié. Les Turcs empalaient leurs victimes et les laissaient ensuite dévorer par des chiens.

Les malheureux Serbes étaient tantôt brûlés vivants, tantôt étranglés, tantôt déchiquetés, dépecés, pendant que leurs bourreaux ricanaient à la vue de leurs

effroyables souffrances. Inimitables dans l'invention des tortures et des supplices affreux, les Turcs avaient coutume d'estropier les personnes bien portantes, pour se divertir des douleurs infligées. Ils violaient les jeunes filles en présence de leurs parents, les mères en présence de leurs enfants et, parfois, lançaient en l'air les nourrissons pour les recevoir sur la pointe de leur yatagan.

Les églises furent démolies et transformées en mosquées, ou aménagées en étables pour les troupeaux des nouveaux maîtres.

Les propriétés privées furent enlevées et leur maître devint le « raia » c'est-à-dire le bétail obligé de travailler la terre pour le « spahi », ou maître, ne gardant pour lui que ce que ce dernier voulait bien lui laisser. Chaque Turc pouvait prendre à un Serbe tout ce qu'il voulait sans bourse délier et sans recours possible contre lui.

Aucun Serbe ne pouvait passer à côté d'un Turc, ni le rencontrer sans être tenu de s'écarter dès qu'il l'apercevait. Les Serbes n'avaient pas le droit de monter à cheval. De temps à autre, les Turcs envoyaient des commissions qui enlevaient à leurs parents les garçons les plus vigoureux. Ceux-ci étaient emmenés à Constantinople, convertis à l'islamisme, élevés dans le mépris de leur origine, dans la haine pour leur pays et enrôlés parmi les janissaires.

Plié sous le joug le plus violent, étouffé sous le poids de charges écrasantes, privé de toute sécurité quant à la personne et aux biens, avili jusqu'au rang de bétail, le peuple serbe demeurait plongé dans l'ignorance la plus complète, au moment où la Renaissance brillait dans toute l'Europe occidentale. Aussi ne songeait-il qu'à l'heure de la délivrance.

Haïdouks et Ousquoks. — Dans ces jours de martyre, les Serbes qui ne pouvaient supporter

l'affreuse domination turque, quittaient leur foyer et se réfugiaient dans les forêts.

Là, ils s'organisaient en petites bandes de 50 à 100 hommes. Ils choisissaient pour chef le plus courageux d'entre eux. C'étaient des « haïdouks » serbes, les vengeurs et les protecteurs du peuple, dans les jours d'esclavage. Ils descendaient à l'improviste de leurs montagnes et massacraient les Turcs qui s'exposaient à leurs coups. Ils tenaient la montagne du printemps à l'automne, époque à laquelle ils se cachaient chez des compagnons qui les gardaient jalousement.

Le courage et le sacrifice des haïdouks et de leurs chefs, comme le vieux Novak et Vouïadin sont chantés dans de belles poésies populaires qui se répandaient dans tous les pays serbes.

Ce que les haïdouks faisaient en Serbie, les Ousquoks le faisaient sur le littoral adriatique, où la domination des Hongrois n'était guère plus douce que celle des Turcs. Les plus illustres parmi les Ousquoks étaient Segnanin-Iva et Segnanin-Tadia, dont les exploits ont été aussi glorifiés dans des chants populaires.

La république de Raguse et le mouvement littéraire serbe. — Les Serbes de Raguse, comme nous l'avons dit, étaient à peu près les seuls qui avaient réussi à garder l'autonomie intérieure de leur république.

Trop faibles pour améliorer le sort de leurs frères opprimés, les Ragusiens continuèrent à faire du commerce. En contact avec les pays où brillait la Renaissance, Raguse devint cependant le centre de la vie intellectuelle et de la littérature serbes. Placée à proximité de l'Italie, c'est surtout l'influence de Rome qu'elle subit. Les lettres y furent assez brillantes. Tous les genres poétiques y étaient cultivés avec succès. Le meilleur représentant de la poésie épique fut Yvan Goundoulitch qui, dans son magnifique

poème « Osman » a chanté la lutte entre les chrétiens et les infidèles.

Les sciences étaient aussi cultivées à Raguse. Il convient de citer : Roger Boschovitch, célèbre mathématicien qui écrivit en italien et Mavro Orbini, historien qui écrivit en latin.

Nous avons expliqué pourquoi le mouvement de la Renaissance ne put pénétrer dans les pays serbes soumis au joug des Turcs. Il devait appartenir à Raguse de voir éclore les œuvres inspirées par cette grande époque de gloire littéraire et scientifique qui secoua la majeure partie des nations européennes.

Rétablissement du patriarcat d'Ipeck. — En 1557, grâce à l'intervention du grand vizir Méhémet Sokolovitch, d'origine serbe, le patriarcat d'Ipeck, qui avait perdu son indépendance comme les autres provinces, put être rétabli.

Le rétablissement de ce patriarcat, en apparence secondaire, fut, au contraire, d'une grande importance car c'est par lui que les Serbes se sentirent unis religieusement et que, gardant un vif esprit de nationalité, ils se préparèrent à recommencer leurs luttes contre les Turcs.

Les Autrichiens aident les Serbes dans leurs luttes contre les Turcs. — L'occasion de reprendre la lutte contre leurs oppresseurs ne tarda pas à s'offrir aux Serbes. La maison des Habsbourg, qui régnait en Autriche, avait aussi à se défendre contre les ambitions turques. Les Serbes devaient fatalement se rapprocher des Autrichiens, pour lutter contre leur ennemi commun.

Les Turcs ayant brûlé les reliques de Saint Sava aux environs de Belgrade, l'insurrection éciata dans le Banat de Témesvar, situé en Hongrie, mais peuplé de Serbes. Cette insurrection, toutefois, fut vite réprimée dans le sang.

L'Autriche, pourtant, toujours désireuse de tenir les Turcs en échec, sut habilement exploiter la haine des Serbes pour ces derniers et leur désir de recouvrer l'indépendance. Elle conféra le titre de « despote » à Georges Brankovitch (un descendant de celui qui avait déjà porté ce titre et ce nom) et l'envoya en Serbie soulever le peuple. Beaucoup de volontaires répondirent à l'appel de ce dernier et vinrent ainsi grossir les rangs des armées autrichiennes dirigées contre les Turcs. Lorsque l'Autriche entra en guerre avec le roi de France Louis XIV, elle dut retirer ces armées pour les diriger contre son nouvel ennemi; mais les Serbes ne se découragèrent pas. Ils continuèrent la lutte contre la Turquie non sans résultats. Les succès de Brankovitch finirent même par éveiller les susceptibilités de l'Autriche. Celle-ci, craignant que le despote ne fondât un état serbe indépendant, dont il deviendrait le maître, le fit capturer et envoyer à Vienne.

Dès lors, l'enthousiasme des troupes serbes faiblit et les Autrichiens payèrent leur faute de leur défaite. Leurs armées, battues, durent se replier au delà de la Save et du Danube.

Le patriarche Arsénié, qui avait aussi provoqué l'enrôlement des volontaires serbes, craignant les représailles de ses concitoyens trompés et déçus, obtint de l'empereur d'Autriche certains privilèges pour ses coréligionnaires et passa le Danube en 1690, suivi de 30 000 familles serbes, originaires de la vallée du Vardar, du Drim, de la Haute-Morava et du Timok. Ces familles s'installèrent en Syrmie, en Slavonie, dans le Banat et dans le Batchka.

L'Autriche leur accorda la liberté de religion, la sécurité de leurs personnes, le droit d'élire leur voïvode, d'avoir des propriétés et quelques autres privilèges.

Les territoires, ainsi abandonnés par les familles serbes, furent peuplés d'Albanais, appelés par les Turcs.

Bien que les privilèges accordés par l'Autriche ne fussent pas toujours respectés, les Serbes immigrés demeurèrent fidèles aux monarques autrichiens, qu'ils

Exode des familles serbes qui, en 1690, sous la conduite du patriarche Arsenié, quittent la Serbie pour passer en Autriche-Hongrie.

aidèrent, au XVIII[e] siècle, dans leur lutte contre les Turcs.

Lorsqu'en 1718, le traité de Pojarevatz accorda la Serbie septentrionale à l'Autriche, celle-ci, méconnaissant les services rendus, fit peser sur le peuple un joug presque aussi odieux que celui des Turcs. Les persécutions furent surtout violentes sous le règne de l'impératrice Marie-Thérèse, qui favorisait les Hongrois dont elle était la reine.

Ne pouvant plus supporter la domination brutale dont ils étaient les victimes, environ 100 000 Serbes passèrent, sous la conduite de leurs chefs, dans la Russie méridionale, où en 1752, ils fondèrent la Nouvelle-Serbie.

Guerre de Kotcha. — Bien que le souvenir des mauvais traitements reçus du gouvernement de Vienne ne fût pas effacé, la haine pour les Turcs était si profonde, que les Serbes répondirent à l'appel de l'empereur d'Autriche, Joseph II, et à celui de Catherine II, impératrice de Russie, lorsque ces deux souverains déclarèrent la guerre à la Turquie en 1787. Les Serbes constituèrent un corps de volontaires, sous le commandement de Kotcha, retiré en Autriche, mais originaire d'un village situé près de Yagodina, dans la Vieille-Serbie. Parmi les volontaires se trouvait Karageorges et d'autres notables serbes.

Kotcha passa avec ses troupes en Serbie. Il se battit courageusement contre les Turcs. Malheureusement, au moment où il avançait victorieusement, les Autrichiens furent battus. Malgré sa résistance héroïque, Kotcha fut pris, par trahison, dans le Banat, ramené en Serbie et empalé avec 60 de ses compagnons en 1788. Cette guerre de libération nationale est connue sous le nom de guerre de Kotcha. La paix entre l'Autriche et la Turquie fut conclue en août 1791 à Svichtovo [1].

Ce traité est une date historique pour la Serbie parce que les Turcs s'engageaient à respecter tous les Serbes du Pachalik de Belgrade, à leur accorder des privilèges autonomes et à ne pas laisser pénétrer sur

1. Cette paix est connue dans l'histoire de France sous le nom de traité de Sistova. Elle donnait à l'Autriche le territoire d'Orsova. La lutte entre la Turquie et la Russie se termina peu après par la paix d'Iassi, janvier 1792, qui donnait à cette dernière, le pays situé entre le Bug et le Dniester.

leur territoire les janissaires qui, avant la guerre, avaient commis tant de violences.

Tels furent le résultat des longues luttes soutenues et la récompense des sacrifices si longtemps consentis.

En résumé, lorsque les provinces serbes durent se soumettre à la domination turque, vers la fin du xv[e] siècle, elles connurent une époque de violences et de vexations épouvantables, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours.

Le joug des Turcs fut si terrible que des bandes de révoltés se constituèrent sous le nom de « Haïdouks » pour venger le peuple serbe des atrocités auxquelles il était soumis.

Lorsque l'Autriche eut à se défendre contre les Turcs, les Serbes s'empressèrent de l'aider dans la lutte contre un ennemi commun.

Le rétablissement du patriarcat d'Ipeck ralluma dans les diverses provinces serbes le sentiment des aspirations nationales.

Les succès du despote Brankovitch et ceux de Kotcha eurent pour conséquences de faire obtenir aux Serbes du Pachalik de Belgrade certaines libertés, reconnues par le traité de Svichtovo (1791).

L'époque de la domination turque fut une époque sombre et triste, pendant laquelle la Serbie resta plongée dans une profonde obscurité. Seule, la République de Raguse fut le refuge des lettres et des sciences qu'illustrèrent le poète Goundoulitch, le mathématicien Boschovitch et l'historien Orbini.

CHAPITRE VII

PREMIÈRE INSURRECTION. — KARAGEORGES. FORMATION D'UN ÉTAT QUI DISPARAIT.

Les Serbes au début du XIX^e^ siècle. — Voici quelle était la situation des diverses provinces serbes au début du XIX^e^ siècle.

Le Monténégro, aidé dans ses luttes contre les Turcs, par l'Autriche et la Russie, avait réussi à recouvrer son indépendance. Mais il était trop faible pour exercer une influence sur le sort des autres pays serbes. Tous ses efforts se bornaient à quelques tentatives infructueuses pour prendre Cattaro aux Français.

La Dalmatie, après les traités de Presbourg (Pojoun en serbe) 1805, et de Tilsitt (1807), échut aux Français, jusqu'au Congrès de Vienne (1815) qui la fit passer sous la domination autrichienne, où elle est restée jusqu'à nos jours.

La Croatie depuis la disparition de l'État Croate à la fin du XI^e^ siècle, demeurait sous la domination hongroise, ainsi que le Banat, la Batchka, la Syrmie et la Slavonie. Ces provinces n'avaient gardé que leur chef religieux : le métropolite de Karlovitz. Tous les

autres pays serbes étaient sous la domination turque.

Première insurrection. — Bien que tous les Serbes fussent sous la domination étrangère, à l'exception des Monténégrins, les plus malheureux étaient ceux qui subissaient l'oppression ottomane. L'exaspération de ces derniers fut telle qu'elle se traduisit par une révolution populaire qui amena la constitution d'un État indépendant.

Cette révolution eut des causes multiples. Les poésies nationales, très répandues, entretenaient dans le peuple le souvenir des splendeurs passées.

Les quelques monuments historiques encore debout témoignaient de la grandeur de l'ancienne patrie, de la gloire des grands monarques.

Les exploits des héros illustres maintenaient, vivace, l'espoir de la délivrance prochaine. La dernière guerre de Kotcha semblait encourager l'audace contre l'ennemi, puisqu'elle avait abouti à la constitution du pachalik de Belgrade, presque autonome.

D'autre part, la Turquie, vers le XVIII[e] siècle, commençait à se ressentir des divisions intérieures; elle était affaiblie par les révoltes des janissaires contre les réformes civiles et militaires du sultan.

La Révolution française enfin et la campagne de Bonaparte en Égypte furent aussi pour les Serbes, l'occasion d'espérer en la délivrance.

Toutes ces causes amenèrent le désir de secouer le joug des Turcs.

Le chef du pachalik de Belgrade, Adji-Mustaph organisa l'armée serbe. Celle-ci n'attendait que le moment favorable pour entrer en action.

L'occasion fut offerte par les Turcs eux-mêmes, qui, contrairement aux clauses du traité de Svichtovo, laissèrent pénétrer les janissaires dans le pachalik de Belgrade. Ceux-ci commirent de nouvelles cruautés selon l'usage. Leurs chefs ou Da-Hi, en janvier 1804

firent décapiter plusieurs notables serbes. L'incendie, qui couvait, éclata.

Les Serbes de la Choumadia se soulevèrent sous la conduite de Karageorges Pétrovitch et de Stanoië Glavach. L'insurrection s'étendit bientôt.

Karageorges héros de la 1er insurrection.

L'assemblée des notables choisit pour chef Karageorges [1].

A l'origine, le but de cette révolte n'était pas la libération des Serbes et la constitution d'un état indépendant. Les insurgés voulaient seulement se débarrasser des janissaires. C'est pourquoi le gouvernement turc resta, d'abord, à l'écart du mouvement. Les Serbes triomphèrent partout des Da-Hi. Karageorges libéra complètement la Choumadia, les départements de Valiévo et de Pojarevatz. Mais les succès de ce dernier ne tardèrent pas à effaroucher la Turquie, qui envoya le vizir de Bosnie avec une armée pour rétablir l'ordre. Après avoir reçu les têtes

1. Ce nom signifie Georges le Noir. Ce sont les Turcs qui donnèrent cette épithète à Georges, en raison de la peur que leur inspirait sa grande bravoure.

coupées des Da-Hi, les Serbes furent invités à déposer les armes et à se disperser.

L'insurrection toutefois ne pouvait pas se terminer par un résultat aussi négatif. L'idée de la libération nationale commençait à renaître, à la faveur des succès obtenus, aussi les Serbes demandèrent-ils que l'Autriche, ou un autre grand état européen, garantît leurs droits et qu'un chef suprême fût nommé pour tout le pachalik. Le vizir de Bosnie, délégué du sultan, n'accepta pas ces demandes, mais il dut quitter précipitamment Belgrade, appelé à réprimer des désordres qui venaient d'éclater ailleurs.

Les Serbes décidèrent de garder jalousement ce qu'ils avaient conquis par les armes. Pendant que la Russie et l'Autriche conféraient à Constantinople pour décider du sort des provinces serbes, celles-ci se libéraient peu à peu. Le sultan, effrayé de l'ampleur du mouvement insurrectionnel, repoussa les propositions de la Russie et de l'Autriche et envoya contre les Serbes une armée. La bataille eut lieu à Ivancovatz, ce fut une déroute pour les Turcs.

A partir de ce moment l'insurrection prend un nouveau caractère ; les Serbes veulent libérer leur pays et reconstituer un État national. Une assemblée de notables reconnaît Karageorges comme le chef des provinces libérées et décide la continuation de la lutte.

Les Turcs forment en Bosnie, une armée qui rencontre l'armée serbe à Michar, près de Chabatz en 1806. Karageorges met en fuite l'armée ennemie beaucoup plus forte cependant. La cavalerie serbe se distingue sous le commandement du pope Louka Lazarévitch.

Une deuxième armée turque, envoyée pour réparer l'échec subi, ne fut pas plus heureuse. En 1806, les Serbes reconquirent Belgrade. L'année suivante, ils

conclurent une alliance avec la Russie qui venait de déclarer la guerre à la Turquie.

Deux armées serbes entrèrent en action : l'une passa la Drina et entra en Bosnie, l'autre opéra sa jonction avec les Russes au nord-est.

La marche de ces deux armées fut arrêtée par la trêve que la Russie conclut avec la Turquie.

Organisation des pays libérés. — Les Serbes mirent à profit la trêve ainsi conclue. Ils organisèrent les pays libérés, qui furent divisés en arrondissements et en communes. Chacune de ces unités administratives avait un gouverneur.

Le chef suprême était Karageorges, assisté d'un Conseil de Direction, sorte de Comité consultatif composé des notables de tous les départements. Toutes les affaires d'État importantes étaient réglées par l'Assemblée nationale, dont faisaient partie tous les gouverneurs des départements et tous les notables. Cette assemblée pouvait seule décider de la guerre ou de la paix.

Nouvelle lutte et fin de la première insurrection. — Comme les pourparlers de paix entre la Russie et la Turquie n'aboutissaient pas, les Russes demandèrent aux Serbes d'attaquer de nouveau les Turcs.

Leur appel ne fut pas vain. L'idée de la libération définitive hanta tous les esprits et quatre armées serbes se formèrent, avançant victorieusement contre les Turcs.

Un des plus beaux épisodes de ces nouvelles luttes fût la mort héroïque de Stévan Sindjelintch à Tchegar près de Nich.

N'ayant pas reçu des renforts à temps et sûr de ne pouvoir résister à un ennemi plus fort, Sindjelintch décida de lui infliger des pertes sanglantes, avant de mourir en héros. Il laissa les Turcs avancer en

masse, puis, au moment choisi, il fit sauter lui-même la poudrière dont l'explosion entraîna sa mort, mais aussi celle de nombreux adversaires.

Les Turcs se vengèrent de ce trait de bravoure en faisant édifier, avec les têtes des soldats serbes, une tour appelée Tchele-Koula (Tour des crânes) qui a subsisté longtemps, témoignant de la cruauté turque [1].

Les Serbes, après les victoires remportées à Varvarine et à Losnitza, élargirent leurs conquêtes.

Cependant, l'autorité de Karageorges, le libérateur, apparut comme trop rapide. Certains chefs, inquiets de son prestige, demandèrent qu'elle fût réglée et délimitée.

Une assemblée nationale fut convoquée en 1811. Elle reconnut l'autorité de Karageorges, mais elle décida l'institution d'un ministère composé de 6 membres et d'un haut Tribunal. Karageorges devait nommer tous les gouverneurs de départements et d'arrondissements d'accord avec ses ministres.

Pendant que les Serbes réglaient aussi leurs affaires intérieures, les Russes avaient continué la guerre contre les Turcs. Mais Napoléon Ier menaçait la Russie. Celle-ci se décida alors à signer avec la Turquie la paix de Bucarest (1812).

Aux termes de cette paix les nouvelles fortifications établies en Serbie devaient être démolies, une garnison turque occuperait les villes. Les Serbes se gouverneraient eux-mêmes, sous l'autorité du Sultan, auquel ils payeraient tribut.

Lorsque les clauses de cette paix furent connues, ce fut en Serbie un mécontentement profond. Le peuple ne pouvait admettre que l'indépendance, conquise au prix de tant de sang, fut ainsi perdue. Kara-

1. Cette tour a été démolie, il y a quelques années seulement. Lamartine nous en a donné une description dans son *Voyage en Orient*.

georges entreprit alors directement des pourparlers nouveaux avec la Turquie pendant qu'il se préparait à reprendre les armes. L'ambassadeur de Russie à Constantinople fit des efforts inutiles pour dissuader le sultan de recommencer la lutte. Celle-ci reprit en 1813.

Karageorges voulait faire aux Turcs une « guérilla ». Son projet ne fut pas accepté. Malgré des prodiges de bravoure, les Serbes, attaqués de trois côtés par de fortes armées, furent vaincus.

Karageorges, découragé, quitta la Serbie et passa à Zemlin, suivi de ses voïvodes et d'un assez grand nombre de soldats.

L'Autriche les reçut, mais les interna.

Plus tard, l'empereur de Russie intervint en leur faveur. Il obtint que les Serbes ainsi internés lui fussent rendus et il leur accorda des pensions.

Quelques voïvodes cependant, entre autres Michel Obrénovitch, vinrent se constituer prisonniers des Turcs et s'appliquèrent à faire retourner à leurs foyers les populations serbes qui les avaient quittés craignant le retour des cruautés turques.

En définitive, la première insurrection demeurait sans résultats.

Malgré le prestige de Karageorges, les victoires d'Ivancovatz, de Michar, de Varvarine, de Losnitza, la Serbie retombait sous la domination du sultan.

Il lui faudra encore de nouveaux et sanglants sacrifices pour s'en affranchir.

CHAPITRE VIII

SECONDE INSURRECTION. — RESTAURATION DE LA SERBIE. ALEXANDRE KARAGEORGEVITCH. — MICHEL OBRÉNOVITCH. — INSURRECTION D'HERZÉGOVINE. — FIN DE LA DYNASTIE DES OBRÉNOVITCH.

Seconde insurrection. — Dans la Serbie réoccupée, les Turcs s'empressèrent de rétablir leur ancienne domination, avec ses tyrannies, ses vexations, ses violences. Les armes furent confisquées, les vivres réquisitionnés. Bientôt la famine et les maladies contagieuses vinrent s'ajouter aux autres maux.

Les notables serbes se réunirent pour délibérer sur les mesures à prendre en vue de soulager les malheurs du peuple. Un délégué fut envoyé au Congrès de Vienne (1814-1815) pour prier l'empereur de Russie d'intervenir en faveur des Serbes.

Comme la situation se prolongeait, au printemps de 1815, les chefs du peuple jurèrent de soulever la population.

Miloch Obrénovitch fut choisi comme chef de l'insurrection. Après la défaite des Turcs à Lyoubitch et à Tcha-Tchak, les pourparlers de paix furent entamés.

Restauration de la Serbie. — La situation

déplorable de la Turquie, en proie à des divisions intérieures, favorisa les Serbes et assura le succès de la deuxième insurrection.

En se basant sur les clauses du traité du Buccarest, qui avait mis fin à la première insurrection, la Russie contraignit le sultan à entrer en négociations avec Miloch. Celui-ci était reconnu comme chef suprême de la Serbie. La Turquie ne devait plus se mêler aux affaires intérieures et renoncer au tribut des populations serbes.

Miloch Obrénovitch.

Ces résultats furent malheureusement compromis par la rivalité de Miloch et de ses collaborateurs. Le nouveau chef de la Serbie voulut régner arbitrairement, ce qui amena quelques révoltes, que Miloch réprima dans le sang.

Une grande association grecque s'était fondée, dans le but de libérer tous les chrétiens des Balkans. Karageorges, qui avait joué un rôle si important dans la première insurrection, obtint de revenir en Serbie, comme membre de cette association.

Miloch, craignant l'influence de ce nouveau rival, le fit assassiner. Il convoqua l'Assemblée nationale en 1817 et se fit proclamer chef suprême de la Serbie, avec le titre de prince. Il obtint de la Turquie la reconnaissance héréditaire de ce titre.

D'après la convention d'Akerman et la paix d'Andrinople (1829)[1], la Serbie fut reconnue comme principauté indépendante, sous la suzeraincté du sultan. Les Turcs devaient quitter les villes occupées, en laissant seulement de petites garnisons dans les forteresses. Les 6 départements qui faisaient partie de la Serbie de Karageorges, non encore libérés, devaient être restitués à la nouvelle principauté.

Après avoir ainsi obtenu la reconnaissance de son autorité pour lui et pour ses descendants et agrandi son État, Miloch commença à organiser ses provinces. Il institua l'armée régulière, il fit bâtir des églises et des écoles. Il s'opposa énergiquement à ce que le pays fût divisé en terres seigneuriales, tenant ainsi tête aux chefs qui voulaient reconstituer la société féodale à leur profit.

Lutte pour l'obtention d'une Constitution. — Miloch avait institué en Serbie l'absolutisme le plus complet. Il n'édictait pas de lois écrites et disposait de la terre comme de sa propriété personnelle. Il souleva ainsi un profond mécontentement, qu'un notable sut habilement exploiter. Miloch dut accepter en 1839 une nouvelle constitution, qui reçut l'assentiment de la Russie et de la Turquie, aux termes de laquelle il fut institué en Serbie un Conseil d'État, muni de pouvoirs plus étendus que ceux du prince lui-même. Les conseillers d'État ne pouvaient pas être destitués par le souverain. Comme le conseil fut com-

1. On sait que le traité d'Andrinople consacra l'indépendance de la Grèce qui s'était insurgée contre la Turquie.

posé des plus grands adversaires de Miloch, ce dernier ne voulut pas gouverner d'après la Constitution qui lui avait été imposée et en 1839, il abdiqua en faveur de son fils Michel.

Le règne de Michel fut court. Ce prince, ne voulant pas non plus respecter la Constitution, dut abdiquer à son tour en 1842.

Alexandre Karageorgevitch.

Alexandre Karageorgevitch. — Une assemblée de notables se réunit alors à Belgrade pour choisir un nouveau chef d'État. Elle choisit Alexandre, fils de Karageorges, le héros de la première insurrection.

Le nouveau prince de Serbie, qui avait trente-six ans à son avènement, était un homme qui contrastait singulièrement avec le dictateur Miloch. « Froideur, indifférence, inertie », tels étaient les traits de son caractère.

La première partie de son règne fut remplie par des interventions plus ou moins déguisées dans la guerre que l'Autriche dut soutenir en 1848 contre la Hongrie.

On sait qu'il y a des Serbes en Hongrie et que celle-ci fit toujours peser sur eux une oppressio n tyrannique.

En 1848, à la faveur du mouvement révolutionnaire parti de France et qui secoua l'Europe, les Slaves se soulevèrent contre les Hongrois. Une alliance fut conclue entre les Serbes et les Croates. L'Autriche, heureuse de susciter de nouveaux adversaires à la Hongrie, soulevée contre elle, encouragea le mouvement insurrectionnel des Serbes.

De son côté, le prince Alexandre envoya un voïvode, avec un assez grand nombre de volontaires, au secours des frères insurgés. L'aide des Serbes et des Croates fut très utile à l'Autriche pour réprimer la révolte des Hongrois.

La Serbie toutefois ne tira pas grand profit de son intervention, car l'Autriche avait agi par calcul et non par sympathie. Dès qu'elle eut réduit les Hongrois à l'obéissance, elle se borna à reconnaître aux Serbes d'Autriche le droit de se servir de leur langue nationale dans leurs rapports avec les autorités autrichiennes et le droit d'avoir un patriarche [1].

L'intervention du prince Alexandre avait été sans profit pour son pays.

Au reste, celui-ci n'a jamais fait preuve de grandes idées dans le domaine de la politique internationale et c'est même une des causes qui firent perdre à ce prince les sympathies du peuple et surtout celles de la jeunesse intellectuelle.

Le prince Alexandre consacrait toute son attention à l'organisation de son Etat. C'est sous son règne que furent institués les Tribunaux ecclésiastiques, l'Académie militaire, la Bibliothèque nationale. Déjà Miloch

1. Aujourd'hui encore les Serbes d'Autriche ont leur chef religieux, le patriarche.

avait entrepris de donner une base solide au droit commun. Le prince Alexandre nomma des commissions pour achever le travail commencé. Il fit promulguer en 1850 le code de procédure criminelle et en 1853 le code de procédure civile.

Pendant la guerre de Crimée, la Serbie sut rester neutre, malgré les pressantes sollicitations de l'Autriche, de la Russie et du sultan. Le traité de Paris (1856) qui mit fin à cette guerre, eut cependant pour elle des résultats appréciables. La Serbie continuait à relever de la Turquie, mais ses droits, ses privilèges étaient désormais sous la garantie collective des grandes puissances européennes. L'article 28 de ce traité stipulait que la principauté de Serbie conserverait « son administration indépendante et nationale, ainsi que la pleine liberté du culte, de législation, de commerce et de navigation ». Aux termes du traité de Paris, aucune armée ennemie ne devait passer sur son territoire.

Malheureusement, le prince Alexandre ne sut pas comprendre les aspirations de son peuple, jaloux des prérogatives politiques qu'un long passé avait consacrées. Pour ne pas déplaire à l'Autriche, qui craignait toujours les veilléités d'indépendance de ses sujets serbes, le prince Alexandre ne convoqua plus l'Assemblée nationale, cette Skouptchina qui témoignait de la vie nationale et indépendante, qui avait entretenu le sentiment de l'unité et sauvé le pays à plusieurs reprises. En supprimant ce congrès national, il heurta le sentiment populaire, d'autant plus profondément que sa décision était surtout inspirée par le souci de ne pas déplaire à la cour autrichienne.

La situation du prince Alexandre ne tarda pas à devenir précaire, car le Conseil d'État se dressa nettement contre lui. A l'automne de 1858, le prince dut se résoudre à convoquer l'Assemblée nationale à Bel-

grade. Le premier acte de celle-ci fut de formuler ses griefs à l'encontre du souverain auquel elle reprocha d'abaisser le pays devant l'Autriche, de ne pas convoquer la Skouptchina malgré des promesses solennelles, de livrer toutes les places aux parents de la princesse sa femme. L'Assemblée, d'ailleurs, ne se contenta pas de dresser un acte d'accusation contre le prince, elle le somma d'abdiquer. Celui-ci essaya de résister, mais le 23 décembre, la Skouptchina déclara qu'Alexandre Karageorgevitch avait cessé de régner et proclama prince de Serbie l'ancien libérateur de 1815, le dictateur tombé en 1839, le vieux Miloch, dont le nom signifiait toujours indépendance et fierté nationale.

Rappel du vieux Miloch Obrénovitch. — Le 23 décembre 1858, la Skouptchina avait décrété : « Nous nommons prince de Serbie, Miloch Obrénovitch avec l'hérédité à lui accordée autrefois par la Porte Ottomane. » Une délégation alla chercher, à Bucarest où il était exilé, le nouveau maître de la Serbie, qui, malgré ses soixante-dix-huit ans, ressentit une joie juvénile en apprenant le vote de l'Assemblée nationale. L'entrée de Miloch à Belgrade, le 2 janvier 1859, fut un véritable triomphe. On semblait avoir oublié ses violences et le joug sous lequel il avait plié le pays, on ne voyait en lui que le défenseur de l'indépendance nationale.

Mais le retour au pouvoir du prince Miloch ne pouvait être long, la mort le surprit en 1860, sans lui laisser le temps de faire de grandes choses.

Michel Obrénovitch. — Le trône échut à son fils, Michel, celui qui, comme lui, avait dû abdiquer en 1842 pour n'avoir pas voulu obéir à la Constitution. Mais, depuis son abdication, le prince Michel avait parcouru l'Europe. Il avait visité Paris, Londres, Berlin; il avait interrogé les maîtres de la science et

de la politique, son esprit s'était initié aux lois du progrès, aux conditions d'une société prospère.

Le prince Michel monta donc sur le trône avec des idées tout autres que celles de son père et son avènement fut accueilli avec joie par toute la jeunesse intellectuelle, qui commençait à éclore merveilleusement dans la Serbie.

Michel Obrénovitch.

L'occasion de montrer ses qualités fut offerte au prince Michel par les Turcs eux-mêmes. On sait qu'aux termes du traité d'Andrinople (1829) les Turcs avaient dû évacuer les villes occupées, mais qu'ils avaient conservé le droit d'occuper les forteresses serbes.

En 1862, la garnison turque bombarda Belgrade sans motif plausible. Michel sut immédiatement provoquer l'intervention des grandes puissances protectrices et, grâce à son habileté, il obtint que les Turcs évacueraient toutes les forteresses. L'évacuation fut effectivement achevée en 1867. Ainsi Belgrade, Chabatz, Smédérévo et Kladovo furent remis aux Serbes.

Après avoir obtenu ce premier succès, Michel travailla à la réalisation de la grande politique nationale. Par l'intermédiaire de ses hommes de confiance, il entretenait des relations avec les Serbes de tous les pays non encore libérés, notamment avec le Monténégro, et avec les représentants du peuple bulgare qui donnèrent leur consentement à la réunion de la Serbie et de la Bulgarie (encore soumise aux Turcs) sous le sceptre de Michel. Tout en préparant cette union des Slaves du sud pour leur délivrance commune, il organisait l'armée régulière et les milices. Mais tout ce fécond labeur fut arrêté subitement par l'assassinat assez mystérieux du prince en 1868. Michel succomba sous les coups d'une conjuration renfermant des éléments hétérogènes.

Milan Obrénovitch. — Après l'assassinat du prince Michel, l'Assemblée nationale se réunit et proclama Milan Obrenovitch. Comme ce dernier était encore mineur, elle désigna aussi trois régents qui devaient gouverner jusqu'à la majorité du prince. La régence abandonna la politique nationale de Michel et se consacra tout entière aux affaires intérieures : promulgation de la Constitution et des lois.

Insurrection de l'Herzégovine et guerre pour l'indépendance. — La Serbie, cependant, ne devait pas tarder à se trouver mêlée à de nouveaux et importants événements, car l'insurrection qui éclata en Herzégovine devait rallumer la guerre contre la Turquie.

On sait que la Bosnie et l'Herzégovine avaient été conquises par les Turcs qui en avaient fait un pachalik, gouverné par un vizir, délégué du sultan.

La noblesse serbe de ces deux provinces s'était peu à peu convertie à l'islamisme, parce que cette conversion lui avait permis de garder ses fiefs et ses privilèges.

Mais les conflits entre elle et le gouverneur turc n'en furent pas moins fréquents.

En 1875, l'Herzégovine, provoquée par l'arbitraire des « spahis », se souleva contre les Turcs. De tous côtés, des volontaires serbes accoururent à son secours. C'est ainsi que le roi actuel de Serbie, Pierre, qui était alors seulement prétendant au trône, prit part à l'insurrection, à la tête d'un groupe qu'il avait constitué lui-même.

Le gouvernement serbe ne tarda pas à être entraîné dans le conflit, car l'opinion publique demandait qu'on allât au secours des frères opprimés. La Serbie et le Monténégro, malgré leur désir d'intervention, hésitèrent, car ces deux états n'étaient pas prêts pour entrer en action.

Ils se demandaient d'ailleurs quelle serait l'attitude des puissances européennes. Tandis qu'en Russie, les Serbophiles demandaient l'intervention, le gouvernement restait muet. L'Autriche ne se mêla pas au conflit mais elle fit connaître qu'elle ne permettrait pas qu'il fût porté atteinte à ses intérêts en Bosnie et en Herzégovine, ce qui signifiait clairement qu'elle n'accepterait jamais un agrandissement de la Serbie du côté de ces provinces.

L'Angleterre, pour les raisons qui l'avaient poussée contre la Russie et amené la guerre de Crimée, était demeurée du côté de la Turquie.

La Serbie et le Monténégro avaient donc quelques raisons d'hésiter. Cédant cependant à l'opinion publique, ils se décidèrent à prendre part au conflit.

Le prince Milan demanda à la Porte que l'administration de la Bosnie et de l'Herzégovine fût confiée à la Serbie et que la tribu turque des Tcherkez, qui venait souvent faire des incursions et piller sur les territoires serbes, fût éloignée des frontières.

La Porte n'ayant pas répondu à cette demande, la

Serbie et le Monténégro lui déclarèrent la guerre (1876). Après quelques défaites, et la Russie menaçant d'intervenir aussi, la Turquie accepta la paix. Les représentants des grandes puissances à la conférence de Constantinople proposèrent que la Porte améliorât le sort des chrétiens balkaniques et que la Serbie maintînt le statu quo.

Celle-ci accepta, à ces conditions, de conclure la paix avec la Turquie et le Monténégro continua seul la lutte.

Mais la Porte n'ayant pas mis à exécution les décisions de la conférence de Constantinople en ce qui concernait l'amélioration du sort des chrétiens, la Russie déclara la guerre à la Turquie, en alliance avec la Serbie, la Roumanie et le Monténégro en avril 1877.

Les Serbes prirent Nich, Lescovatz, Vrania et plusieurs autres villes. Les Monténégrins occupèrent Bari, Ulsigno, Podgoritza. Les Russes pénétrèrent jusqu'aux murs de Constantinople. Pressée de tous les côtés, la Turquie fut obligée de conclure la paix à San-Stephano (1878).

Par cette paix, la Bosnie et l'Herzégovine devenaient autonomes, sous le protectorat de l'Autriche et de la Russie. L'indépendance de la Roumanie, de la Serbie et du Monténégro était reconnue, mais la Serbie ne gardait même pas les territoires conquis par ses armes. La diplomatie russe favorisa les Bulgares, qui, sans même avoir pris part à la guerre, recevaient, aux dépens des Serbes, une vaste principauté qui demeurait seulement sous l'autorité nominale du sultan. Cette nouvelle principauté que la Russie devait organiser, embrassait presque tout le territoire sur lequel s'étendait l'exarchat bulgare, accordé à la Bulgarie en 1870. Or, cet exarchat, à la faveur de l'inaction du gouvernement serbe, trop préoccupé des affaires intérieures, s'était étendu

depuis sa création. Il avait soumis à son influence la Macédoine serbe. De sorte que le traité de San-Stephano fut une déception pour la Serbie.

Le Congrès de Berlin. — L'Angleterre et l'Autriche ne pouvaient admettre que la Russie sortît agrandie du traité de San-Stephano. Elles obtinrent la revision de ce traité en un Congrès qui se tint à Berlin (1878) sous la présidence de Bismarck.

Ce Congrès décida que la Bulgarie serait partagée en trois tronçons : la principauté de Bulgarie, telle qu'elle était avant la guerre et placée sous la dépendance du Sultan; la province autonome de la Roumélie orientale et enfin la Macédoine, qui fut rendue au Sultan.

Grâce aux efforts énergiques du prince Milan, la Serbie reçut au congrès de Berlin, en dehors de la reconnaissance de son indépendance, quatre nouveaux départements. Le Monténégro reçut plusieurs villes. La Bosnie et l'Herzégovine, qui restaient turques en droit, furent données, pour un temps indéterminé, à l'Autriche qui devait les organiser et les administrer.

Les Serbes qui peuplaient ces deux provinces s'opposèrent à cette solution, mais l'armée autrichienne parvint à les soumettre, après des luttes sanglantes et au prix de grands sacrifices.

Le roi Milan (1882-1889). — Après avoir élargi les frontières de son État et obtenu son indépendance, le prince Milan obtint aussi l'autonomie de l'Église et, en 1882, il se fit proclamer roi.

Mais, au lendemain du Congrès de Berlin, des partis politiques commencèrent à se former en Serbie. Ces partis furent surtout organisés par les jeunes gens qui étaient allés faire leurs études dans l'Europe occidentale, notamment à Genève et à Paris. Cette élite intellectuelle, ouverte aux idées modernes, répandit les doctrines libérales. Le peuple s'en

pénétra peu à peu et ne supporta qu'en murmurant le régime absolutiste de Milan.

On reprochait aussi à ce dernier sa politique d'asservissement à l'Autriche. On n'a connu qu'après sa mort, le traité secret d'alliance que le roi Milan avait signé avec le gouvernement de Vienne, mais sans avoir la preuve de la faiblesse royale, le peuple et la classe instruite, surtout, n'approuvaient pas son attitude. Le conflit entre le roi et le parti radical dégénéra en révolte en 1883. Cette révolte fut réprimée dans le sang. Les principaux chefs durent émigrer et beaucoup de personnes furent fusillées.

En 1885, le prince de Battemberg qui régnait en Bulgarie, viola les clauses du traité de Berlin en annexant la Roumélie orientale. Le roi Milan, poussé par l'Autriche, qui espérait brouiller et affaiblir les deux états slaves, déclara la guerre à la Bulgarie. Celle-ci sortit victorieuse de la lutte et le prestige du roi Milan fut singulièrement affaibli aux yeux de son peuple.

Bientôt, comprenant qu'il ne pourrait résister au mécontentement populaire, dirigé par le parti radical, le roi Milan, se décida à entrer en pourparlers avec l'opposition. Il dut accepter une constitution libérale. Mais après un court essai, sentant qu'il ne pouvait gouverner sur les bases de cette constitution, le roi Milan abdiqua en 1889 en faveur de son fils mineur, Alexandre, après lui avoir donné une Régence.

Le roi Alexandre (1889-1903). — A l'abdication de son père, Alexandre n'avait que treize ans, mais il se fit proclamer majeur, par un coup d'État, avant d'avoir atteint l'âge légal.

Il constitua de suite un cabinet radical et restitua au peuple les libertés politiques. Ce premier acte du jeune roi fut accueilli avec enthousiasme. Malheureusement il fut sans lendemain. L'année suivante, en effet, le roi Alexandre supprimait la Constitution.

A partir de ce moment, les coups d'État se succédèrent sans interruption. Le roi accordait sans cesse des constitutions nouvelles qu'il supprimait inopinément. Les changements de cabinets devinrent très fréquents. Le roi Alexandre devenait de plus en plus despote. Il faisait poursuivre et emprisonner en masse les radicaux qui formaient l'écrasante majorité du pays. Il avait conclu une alliance secrète avec l'Autriche, qui était toujours détestée des Serbes, mécontentant ainsi le peuple et trahissant les aspirations nationales qui demandaient toujours la formation d'une Grande Serbie.

Non seulement il mécontentait la nation, mais le roi Alexandre compromit le prestige royal en épousant la veuve d'un ingénieur, sans dignité. Cette mésalliance lui aliéna les dernières sympathies.

La liberté de la presse et la liberté de réunion furent supprimées.

L'espionnage fut élevé à la hauteur d'une institution d'État. Les finances tombèrent dans le plus grand chaos. L'autorité et la dignité de la Serbie à l'extérieur furent considérablement amoindries.

Des patriotes ardents se désespéraient en face d'une situation aussi déplorable. Le roi léger ne comprit pas la gravité de son attitude. Lorsque l'exaspération fut à son comble, il paya de sa vie son aveuglement. Le 29 mai 1903, il était assassiné avec sa femme, la reine Draga.

Cette mort fut d'ailleurs accueillie par la nation avec un véritable sentiment de soulagement. Le complot fit peu de victimes : il ne fut pas inspiré par des raisons dynastiques, car la conjuration fomentée par les officiers comprenait des partisans et des adversaires de la famille régnante. Le roi Alexandre succomba sous le mécontentement de toutes les classes de la société.

Avec lui, s'éteint la dynastie des Obrénovitch.

En résumé, si nous jetons un regard d'ensemble sur la période confuse et agitée que nous venons de parcourir, voici les faits essentiels qui paraissent s'en dégager.

La première insurrection n'avait pas abouti à donner l'indépendance à la Serbie, malgré les victoires remportées sur les Turcs par l'illustre Karageorges.

La deuxième insurrection (1815) fut plus heureuse avec Miloch Obrénovitch. Le sultan, battu à Lyoubitch et à Tcha-Tchak dut reconnaître l'autonomie de la Serbie, à la tête de laquelle fut placé le prince Miloch.

Au traité d'Andrinople (1829) la principauté de Serbie fut de nouveau reconnue et agrandie.

Mais le prince Miloch, trop autoritaire, dut abdiquer en 1839 en faveur de son fils, Michel, qui, trop peu libéral, dut lui aussi abdiquer peu de temps après, en 1842.

Alexandre Karageorgevitch, fils du héros de la première insurrection, fut alors appelé au pouvoir. Son règne fut sans éclat. Sa politique de faiblesse à l'égard de l'Autriche le fit destituer en 1858. Le vieux dictateur Miloch qui avait abdiqué en 1839, est de nouveau proclamé prince de Serbie. Mais il meurt après deux ans de règne.

Il est remplacé en 1860 par son fils, Michel, qui avait dû, lui aussi, abdiquer en 1842.

Le prince Michel obtient par son habileté l'évacuation des forteresses qu'occupaient encore des garnisons turques. Il préparait l'union des Slaves du sud, quand il fut victime d'une conjuration qui le fit assassiner en 1868.

La principauté de Serbie passe alors aux mains de Milan. Sous son règne éclate l'insurrection d'Herzégovine, qu'il seconde de ses efforts. Il entre aussi en lutte avec la Russie contre l'Autriche. Mais le traité

de San-Stephano qui termine cette guerre, est une déception pour la Serbie.

Ce traité fut heureusement revisé au Congrès de Berlin, qui donna au prince Milan quatre nouveaux départements.

En 1882, Milan obtient l'indépendance de l'Église nationale et change son titre de prince contre celui de roi. Cependant sa politique de faiblesse à l'égard de la Cour de Vienne lui valut le sort qui avait été déjà réservé, pour ce même motif, à Alexandre Karageorgevitch. Le roi Milan dut abdiquer en 1889 en faveur de son fils mineur, Alexandre.

Ce dernier, par un coup d'État, supprima la régence et se fit proclamer majeur. Ses premiers actes furent bien accueillis, mais le jeune roi ne tarda pas à devenir un autocrate, qui n'avait d'égards que pour l'Autriche.

Son royaume devint en proie à l'anarchie politique et financière. Ce monarque alla même jusqu'à ruiner le prestige de la royauté en contractant une mésalliance. Il fut assassiné en 1903 par une faction militaire, que le pays ne désapprouva pas. Avec lui s'éteignit la dynastie des Obrénovitch.

CHAPITRE IX

RETOUR AU POUVOIR DE LA DYNASTIE DES KARAGEORGEVITCH, AVEC LE ROI PIERRE. — LES GUERRES BALKANIQUES. — LA SERBIE DANS LA GUERRE EUROPÉENNE.

Le roi Pierre. — Après l'assassinat du roi Alexandre, un gouvernement provisoire fut constitué avec les chefs de tous les partis politiques. Ceux-ci convoquèrent l'ancienne Chambre et l'ancien Sénat, les deux dernières assemblées qui avaient été élues dans les conditions normales. Celles-ci proclamèrent roi, à l'unanimité, le roi Pierre Karageorgevitch, petit-fils du fondateur de la dynastie.

Ensuite, elles rédigèrent une nouvelle Constitution conçue dans l'esprit le plus libéral.

A son arrivée à Belgrade, le roi Pierre, qui habitait Genève comme exilé, prêta serment à la Constitution et commença un règne (juin 1903) qui devait connaître les plus belles gloires et les pires malheurs.

Le parti libéral obtenait enfin avec le roi Pierre l'institution du parlementarisme.

Les cabinets radicaux qui ont gouverné le pays

depuis l'avènement de ce roi ont réussi à conjurer la crise économique, à rétablir les finances, à améliorer le bien-être du peuple, à élever son niveau intellectuel, à rehausser le prestige de la Serbie à l'extérieur,

Le roi Pierre Ier regagne le palais royal, après son couronnement.

à lui assurer de puissantes amitiés et à en faire le Piémont des Yougo-Slaves, ou Slaves du sud.

La guerre balkanique (1912-1913). — Dans la Serbie libre et prospère, la grande idée nationale reprit son essor. Les peuples serbes, encore en dehors de la Patrie, jettent leurs yeux sur le royaume qui se relève. Les intellectuels, d'ailleurs, travaillent avec énergie à l'union spirituelle de tous les Serbes, Croates et Slovènes.

Mais, au moment même où s'opérait ce travail, la Serbie reçut un coup douloureux en 1908, lorsque, brutalement, elle apprit l'annexion par l'Autriche de la Bosnie et de l'Herzégovine. L'annexion de ces deux

provinces, Serbes de langue et de cœur, blessa profondément les sentiments intimes du peuple et du gouvernement. Elle ne fit qu'exaspérer la haine que les Serbes ont toujours vouée à l'Autriche et activer

Le prince héritier rentre à Belgrade, au retour des guerres balkaniques.

les préparatifs de libération en faveur des frères opprimés.

L'armée fut réorganisée et l'alliance balkanique conclue.

Les alliés balkaniques : Serbie, Monténégro, Grèce, Bulgarie, désireux, tout d'abord, de libérer les Slaves soumis au joug de la Turquie, déclarèrent la guerre à cette dernière (septembre 1912).

Après les batailles de Koumanovo (septembre 1912), de Prilep (octobre), de Monastir (novembre), qui furent d'éclatantes victoires serbes, les troupes du roi Pierre

occupèrent en entier la Macédoine, province serbe.

Une partie de la glorieuse armée (2 divisions comptant 50 000 hommes) alla alors au secours de la Bulgarie qui assiégeait Andrinople. Les troupes serbes entrèrent les premières dans la ville, après avoir soutenu un siège de plusieurs mois, et firent prisonnier le vaillant défenseur de la place : Choukri Pacha.

Dans cette première guerre balkanique, l'armée serbe émerveilla le monde par sa bravoure et son énergie, par la rapidité de son action. Elle fit grandir le prestige de la Serbie à l'extérieur, libéra les frères de Macédoine et poussa son avance victorieuse jusque sur les bords de l'Adriatique.

Guerre contre les Bulgares. — Le traité de Londres (1913) mit fin à la guerre contre la Turquie ; les vainqueurs devaient se partager les territoires conquis.

Mais au cours des négociations, pour le partage de ces conquêtes, de graves dissentiments ne tardèrent pas à surgir entre les alliés.

Les Bulgares contestaient aux Serbes leurs prétentions sur la Macédoine, qu'ils avaient pourtant conquise au prix de leur sang. Les Serbes se montrèrent conciliants et acceptèrent l'arbitrage de l'empereur de Russie sans appel.

La Bulgarie ne l'accepta point et, pendant que les négociations se poursuivaient, les troupes bulgares, par une attaque nocturne brusquée, sans déclaration préalable, essayèrent d'enfoncer le front que les Serbes occupaient en Macédoine. Ainsi, la félonie bulgare mit en conflit, soudainement, deux armées qui, la veille, fraternisaient dans les camps d'occupation.

Cette attaque traîtresse bouleversa les rangs de l'armée serbe, mais celle-ci ne tarda pas à se ressaisir, et, confiante en sa juste cause, elle recommença la lutte qui fut sanglante, désespérée.

Sur la Brégalnitza, les Bulgares furent complètement défaits et les Serbes conquirent ainsi, pour la deuxième fois, les pays qui devaient leur appartenir.

A cette guerre contre la Bulgarie, prirent part aussi les alliés de la Serbie : la Grèce et le Monténégro.

Au cours de cette lutte, la Roumanie entra également en action. Son armée occupa, sans coup férir, la Dobroudja et marcha sur Sofia.

Cette guerre fut terminée par le traité de Bucarest (août 1913), aux termes duquel la Serbie devenait maîtresse d'une grande partie de la Macédoine.

Les guerres de 1912-1913 avaient presque doublé l'étendue et la population du royaume serbe comme le montre l'examen d'une carte.

Cependant, ce dernier n'avait pas complète satisfaction. D'après la décision de la conférence des grandes puissances, l'armée serbe devait évacuer l'Albanie et quitter la côte adriatique.

Ainsi, non seulement, on ne reconnaissait pas à la Serbie les territoires conquis, mais, de plus, on continuait à la priver de débouchés sur la mer et on la laissait à la merci, au point de vue commercial, de sa grande voisine, l'Autriche.

La Guerre actuelle contre l'Autriche, la Bulgarie, l'Allemagne et la Turquie. — Les guerres victorieuses de la Serbie en avaient fait un facteur puissant dans les Balkans. On parlait, en Europe, avec sympathie de ce généreux et héroïque petit peuple, qui avait soutenu, pendant des siècles, une lutte inégale contre les Turcs. On commençait à discuter de ses aspirations nationales, de sa situation vis-à-vis de sa puissante et tyrannique voisine, l'Autriche-Hongrie.

L'agrandissement de la Serbie, sa prospérité rapide ainsi que le rehaussement de son prestige à l'étranger eurent pour conséquences de rendre plus tendus les

rapports serbo-autrichiens. C'est, qu'en effet, la monarchie des Habsbourg craignait que le relèvement rapide du royaume serbe n'éveillât parmi ses sujets, les Croates et les Slovènes, le désir de se joindre à leurs frères libérés. L'Autriche, en un mot, redoutait que la Serbie ne jouât le même rôle que le Piémont dans la formation de l'unité italienne, en prenant l'initiative de constituer, elle aussi, un grand état yougo-slave, qui serait créé au détriment de la monarchie dualiste.

La diplomatie et la police autrichiennes, pour servir l'ambition de leur souverain, s'ingénièrent à intriguer, à mentir, à inventer des conjurations serbes, dans le but de compromettre la Serbie aux yeux de l'étranger, de la représenter comme un élément de désordre. Leurs manœuvres avaient pour but de donner à l'Autriche la noble attitude du protecteur, pendant qu'elle se préparait à son rôle d'agresseur.

L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche, à Sarajevo, le 15 juin 1914[1] devait servir de prétexte à l'invasion de la Serbie par les troupes autrichiennes et au déclenchement de la guerre européenne que l'Allemagne désirait.

La Serbie n'était pour rien dans cet assassinat. Mais l'Allemagne, admirablement préparée à la lutte qu'elle avait résolu d'engager pour conquérir la suprématie en Europe, ne pouvait laisser s'échapper le prétexte qui lui était ainsi offert de déchaîner un conflit, attendu et souhaité, par un parti militaire très influent. Elle pensait, qu'avec le concours de l'Autriche, qu'elle avait aussi organisée puissamment, elle aurait vite raison des adversaires qu'elle voulait abattre et qui se laissaient aller aux bienfaits de la paix.

1. Le calendrier serbe diffère du nôtre par 13 jours de retard. Le 15 juin correspond donc pour nous au 28 juin.

Sur l'ordre de Berlin, l'Autriche remit un ultimatum à la Serbie avec un délai de quarante-huit heures, décidée par avance à lui déclarer la guerre, quelle que fût sa réponse.

Bien que la Serbie, sur la recommandation de ses amis, accédât à la presque totalité des demandes contenues dans l'ultimatum, et offrît l'exemple de la plus complète humiliation, l'empereur François-Joseph affecta de se montrer non satisfait. Le ministre d'Autriche quitta Belgrade et son gouvernement déclara la guerre à la Serbie.

Le bruit de la déclaration de guerre consterna la nation serbe, qui ne s'attendait pas à un pareil événement et qui était en pleine agitation électorale.

La campagne pour les nouvelles élections fut interrompue et la Chambre, dont les pouvoirs devaient expirer, fut convoquée à Nich, où se transportèrent aussi le gouvernement, et le corps diplomatique.

L'armée serbe n'était pas prête; elle était mal équipée, insuffisamment approvisionnée en munitions, et surtout amoindrie, épuisée par plusieurs années de guerres consécutives.

Mais la confusion fut de courte durée, les esprits se ressaisirent vite et l'armée, mobilisée, courut à la frontière. Les héros de Koumanovo et de Brégalnitza ne pouvaient désespérer, prêts à tomber pour la défense de leurs foyers, en donnant l'exemple de la bravoure. Les hostilités ne commencèrent que quinze jours après la déclaration de guerre. Une armée autrichienne franchit la Save, près de Chabatz, une autre, venant de Bosnie, passa la Drina. Ces deux fortes armées avançaient vers la montagne de Tser. Les troupes serbes qui les attendaient, les défirent complètement le 9 août et les rejetèrent hors des frontières. Peu de temps après, prenant à son tour l'offensive, l'armée serbe passa en Syrmie, en terri-

toire autrichien, où elle fut reçue avec enthousiasme, en libératrice. Mais elle dut abandonner son avance de 50 kilomètres en profondeur, car de nouvelles forces autrichiennes, venant de Bosnie, menaçaient son flanc. Des combats sanglants furent livrés sur la montagne de Goutchevo, avec des alternatives de succès. Après des combats désespérés sur la position de Matchkov-Kamen, toute l'armée serbe dut se replier faute de munitions. L'armée d'Oujitzé était entrée en Bosnie, et poussait son avance non loin de Sarajevo reçue, là encore, avec enthousiasme. La retraite de l'armée de la Drina l'obligea à rebrousser chemin.

Les Autrichiens, pendant ce temps, occupaient Belgrade. Cependant, les Serbes se replièrent sur les positions qu'offrait la montagne de Roudnik. Là, ils reçurent des munitions. Alors, une vigoureuse contre-offensive se déclencha (18 novembre). Les Autrichiens furent battus et repoussés sur tout le front. En quelques jours, la Serbie fut libérée et le 2 décembre, le roi Pierre rentra dans sa capitale reconquise.

Pendant les quelques jours de cette offensive victorieuse, les Serbes avaient fait 60 000 prisonniers autrichiens.

Après cette débâcle de l'armée autrichienne, une accalmie régna sur le front serbe jusqu'en octobre 1915.

Les alliés de la Serbie en profitèrent pour chercher à aplanir les difficultés qui existaient entre elle et sa voisine, la Bulgarie. La Serbie donna son consentement à toutes les demandes de ses alliés (France, Angleterre, Russie), mais la Bulgarie, qui avait déjà conclu une alliance avec les empires centraux (Allemagne et Autriche) ne voulut pas adhérer aux propositions de la Triple-Entente, et elle ordonna la mobilisation de son armée.

Le commandement suprême serbe concentra alors de fortes armées le long de la frontière bulgare et,

redoutant une attaque brusquée, demanda au Gouvernement l'autorisation d'attaquer la Bulgarie, pour bouleverser sa mobilisation et l'envahir rapidement.

La diplomatie alliée s'opposa à ce projet, en s'illusionnant jusqu'au dernier moment sur les véritables aspirations de la Bulgarie et en prétendant que la mobilisation de celle-ci n'avait aucun caractère offensif.

A ce moment, des forces considérables autrichiennes et allemandes, munies d'une formidable artillerie, attaquèrent la Serbie et réussirent à passer le Danube. Les Bulgares n'attendaient que ce signal pour attaquer de flanc l'armée serbe (1er octobre 1915).

Assaillis de tous côtés par des forces bien supérieures, et n'ayant pas reçu à temps les secours demandés aux alliés, les Serbes durent se résoudre à se replier lentement, en défendant pied à pied leur territoire, en infligeant à l'ennemi des pertes sanglantes.

Après avoir enduré des souffrances indicibles, au prix d'efforts surhumains, une partie de l'armée serbe déboucha sur l'Adriatique, tandis que l'autre, hélas! était restée dans cette douloureuse retraite à travers l'Albanie, semant les sentiers de cadavres, par suite de privations, de fatigues, de froid.

Pendant que l'armée se dérobait à l'encerclement et fuyait devant un combat par trop inégal, les Autrichiens et les Bulgares occupaient toute la Serbie et y introduisaient un régime de terreur dont un avenir prochain fera connaître toutes les horreurs.

Les débris de l'armée serbe furent recueillis à Durazzo par les alliés qui les transportèrent à Corfou.

Puis, l'armée serbe, reconstituee, bien équipée, toujours enflammée du même esprit guerrier fut transportée à Salonique, d'où elle repartit pour la conquête de la Patrie envahie.

Grâce à son merveilleux entrain, à sa bravoure, aidée de contingents alliés, elle a pu livrer d'héroïques combats et fouler à nouveau une partie du sol national en entrant à Monastir avec le prince héritier Alexandre.

Outre le roi, le gouvernement, l'assemblée nationale et l'armée, une partie de la population civile avait quitté le pays, fuyant devant un envahisseur dont on connaissait les rancunes farouches. La France, toujours accueillante et hospitalière, même dans ses heures d'angoisse où l'ennemi souille aussi le sol national, offrit un asile aux malheureux exilés serbes. Elle les hospitalisa, du mieux qu'elle pût, et, non contente d'assurer le pain qui nourrit le corps, elle a voulu aussi gagner l'esprit de ses hôtes. Comme la Serbie a essayé de sauver une partie de son élite intellectuelle, la France lui a offert, pour ses fils, réfugiés chez elle, les bienfaits de la culture française. Les jeunes gens et jeunes filles serbes ont reçu place dans les établissements universitaires français, afin qu'ils puissent y compléter leur éducation, se pénétrer de notre génie national, et garder, à leur retour dans la patrie libérée, le souvenir de cette France, toujours belle et généreuse.

Ainsi donc, comme nous le disions, au début de ce chapitre, la dynastie des Karageorgevitch qui remplaça sur le trône celle des Obrénovitch devait connaître les plus belles gloires et les pires malheurs, avec l'avènement du roi actuel, Pierre Ier.

La Serbie, régénérée par une série de ministères radicaux, qui rétablirent les finances, conjurèrent la crise économique, s'apprêtait à prendre dans les Balkans la place que lui assignent ses destinées historiques. Avec l'appui, de ses voisins et alliés, elle déclara la guerre à la Turquie qui fut battue à Koumanovo, à Prilep et à Monastir et qui dut accepter le traité de Londres (1913). Elle espérait, après ces bril-

lantes victoires, pouvoir enfin rattacher à elle la Macédoine, que peuplaient des frères non encore libérés. Mais l'ambition et la félonie bulgares provoquèrent une nouvelle guerre. La Bulgarie, défaite sur la Brégalnitza, dut accepter la paix de Bucarest (août 1913) qui reconnaissait à la Serbie une grande partie de la Macédoine.

Il semblait qu'une ère de paix allait enfin s'ouvrir pour le jeune royaume, lorsque l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, qui convoitaient la grande route Belgrade, Constantinople, Bagdad, et la Bulgarie, qui rêvait de revanche, déchaînèrent un nouveau conflit. On sait que ce conflit a embrasé toute l'Europe.

La Serbie, malgré ses premières victoires contre l'Autriche, ne put résister à la formidable coalition bulgaro-austro-allemande. Ses vaillants soldats durent céder le terrain, le défendant pied à pied, puis échapper à l'encerclement par une retraite douloureuse et périlleuse à travers l'Albanie. L'armée et les réfugiés serbes furent accueillis, comme ils le méritaient, par leurs alliés. Mais leur courage demeure à la hauteur des sacrifices endurés et la vaillante nation serbe est en train de reconquérir un sol qu'elle a si souvent arrosé de son sang.

CHAPITRE X

LA CIVILISATION SERBE AU XIXe SIÈCLE.

Organisation de l'État. — La Serbie est gouvernée par un roi, assisté de ministres responsables. En d'autres termes, c'est une monarchie constitutionnelle.

Au point de vue administratif, le pays est divisé en départements, en arrondissements et en communes.

Les départements sont administrés par des préfets, les arrondissements par des sous-préfets et les communes par des maires. Ces divers magistrats sont assistés, comme en France, par des assemblées élues : conseils généraux, conseils d'arrondissement, conseils municipaux.

Le pouvoir législatif est représenté par l'Assemblée nationale : la Skouptchina, composée de 161 députés.

Une loi n'entre en vigueur qu'après avoir été votée par l'Assemblée, signée par le roi et promulguée par le gouvernement, composé des ministres.

En dehors du pouvoir de voter les lois, la Skouptchina décide de la paix ou de la guerre et possède le droit de contrôle sur toutes les affaires nationales.

Les députés sont élus au scrutin secret par tous les citoyens jouissant de leurs droits civils et payant un

minimum de 15 francs d'impôts directs par an. Le scrutin est départemental, mais les villes ont leur représentant particulier. Les députés ont une indemnité journalière de 15 francs pendant la durée de la session.

L'Assemblée est convoquée par décret royal, régulièrement chaque automne; elle peut être convoquée en session extraordinaire en cas de nécessité.

Les députés ont le droit de présenter des projets de loi et d'interpeller le Gouvernement sur ses actes. Ils jouissent de l'immunité parlementaire.

Le Conseil d'État examine tous les projets de loi avant qu'ils ne viennent en discussion devant la Chambre, il prépare, en somme, le travail législatif. Il constitue la plus haute juridiction administrative de la monarchie.

La magistrature, en Serbie, est une fonction essentielle de l'État. Elle se recrute parmi l'élite de la nation et jouit d'un très grand prestige.

Au-dessus des tribunaux communaux, qui tranchent les petits litiges administratifs, il y a des tribunaux d'arrondissement, des tribunaux de département, des cours d'appel et la Cour de Cassation, dont les attributions respectives correspondent assez à celles de nos tribunaux français.

Les jugements des tribunaux d'arrondissement et de département peuvent être portés devant la Cour d'appel. La Cour de Cassation veille à l'observation de la procédure légale et casse les jugements pour vice de forme.

L'indépendance de la magistrature est garantie par une loi.

Les juges sont élus par la Cour de Cassation et nommés par le ministre.

Enfin, des tribunaux ecclésiastiques jugent les procès conjugaux sur les bases du droit canon et des lois civiles.

L'instruction. — L'éducation de la jeunesse est assurée en Serbie par des écoles assez nombreuses.

A la base, se trouvent les écoles primaires dont l'enseignement est gratuit et obligatoire pendant quatre ans.

Il existe également un assez grand nombre de lycées, ou gymnases, dans lesquels est pratiquée la coéducation. Les grandes villes seules ont des lycées spéciaux pour jeunes filles.

L'enseignement secondaire dure huit ans, le diplôme qui en représente le couronnement est celui de bachelier, comme en France.

L'enseignement supérieur, encore embryonnaire, est représenté par l'Université de Belgrade qui comprend trois facultés : faculté de droit, faculté de philosophie, subdivisée en deux sections : lettres et sciences; enfin la faculté « polytechnique », qui forme les ingénieurs.

L'Université de Belgrade, on le voit, n'a pas de faculté pour la médecine. Les jeunes gens qui se destinent à cette carrière vont terminer leurs études à l'étranger, en Allemagne, en France et en Suisse.

Parmi les écoles spéciales, il convient de signaler l'Académie militaire où sont formés les officiers, les écoles normales d'instituteurs et d'institutrices, les séminaires, les écoles de commerce et d'agriculture.

Belgrade possède un beau Musée national, un musée ethnographique, une riche bibliothèque, un superbe Théâtre royal, une Académie des sciences et des arts.

L'Université, en Serbie, jouit comme la magistrature, du plus grand prestige : les premiers fonctionnaires de cette monarchie sont les magistrats et les professeurs.

Littérature et sciences. — Un des plus grands ecrivains, réformateur et fondateur de la nouvelle

littérature serbe, est Dossitéï Obradovitch (1747-1811). Après avoir beaucoup voyagé et pénétré les civilisations et les littératures étrangères, il a voulu se faire instructeur et éducateur du peuple. Il a publié un très grand nombre d'excellents livres de morale pratique.

Toute la première moitié du XIXe siècle est remplie par des œuvres pseudo-classiques.

Jean Stérié-Popovitch est le meilleur auteur dramatique de cette époque.

Le plus grand poète national est Pétrovitch Nyégoch (1813-1851), prince et évêque de Monténégro, à qui l'on doit *La Couronne des Montagnes*, le plus beau poème de la littérature serbe, œuvre profonde, d'une haute envolée lyrique, où sont admirablement dépeintes les mœurs et l'âme de la race.

Vouk Karadjitch (1787-1864) est aussi un grand nom dans l'histoire de la littérature, parce que, le premier, il a composé un dictionnaire de la langue serbe, créé l'orthographe actuelle, recueilli et publié un grand nombre de poésies populaires qui éveillèrent, lors de leur publication, un grand intérêt en Europe et furent traduites en plusieurs langues. Cet écrivain est aussi connu pour avoir mené à bonne fin une longue lutte pour l'introduction de la langue populaire dans la littérature. Avant lui, on écrivait dans une langue spéciale, celle de l'Église, que le peuple ne comprenait pas.

Vers le milieu du XIXe siècle, apparaissent les grands poètes romantiques : Branko Raditchévitch, Djoura-Yakchitch et Yovan Yovanovitch-Zmaï.

Aux environs de 1880, l'école romantique est remplacée par l'école réaliste. Laza K-Lazarévitch dans la nouvelle, et Voïsslav J-Ilitch, dans la poésie, sont les meilleurs représentants de cette époque.

L'influence de la littérature française se fait très vivement sentir en Serbie, surtout dans la poésie et

dans la critique. Toutes les œuvres importantes de notre littérature sont traduites en langue serbe et elles y sont fort goûtées. Un des traducteurs les plus estimés est M. Ou. Pétrovitch.

Les meilleurs poètes modernes sont Yovan Doutchitch et Milan Rakitch.

Les sciences sont surtout cultivées par les professeurs de l'Université et les œuvres les plus remarquables, publiées par l'Académie des Sciences.

Arts. — Toutes les branches de l'art : architecture, sculpture, peinture et musique ont, en Serbie de remarquables représentants.

Le sculpteur le plus original et le plus puissant est Yvan Mechtrovitch.

Païa Yovanovitch a peint d'excellents tableaux historiques.

Parmi les compositeurs, nous citerons : Davorine Yenko, Étienne Mokragnatz et Joseph Marinkovitch.

Le chant est très en honneur en Serbie. Il n'y a pas de ville, si petite soit-elle, qui ne possède une société chorale.

Église. Religion. — La plus grande partie de la population pratique la religion orthodoxe. Mais il y a aussi, en Serbie, des catholiques, quelques protestants, des musulmans et des juifs. La tolérance religieuse est complète. Après les guerres balkaniques et à la veille même de la guerre de 1914, un concordat a été conclu avec le pape.

Au point de vue ecclésiastique, le pays est divisé en évèchés. Le chef de l'Église orthodoxe est le Métropolite de Belgrade.

Organisation sociale. — La noblesse n'existe pas en Serbie. Tous les citoyens sont égaux devant la loi.

La population est, avant tout, rurale (90 p. 100). C'est la petite propriété qui prédomine. Elle est,

d'ailleurs, sérieusement protégée par une loi qui a constitué une sorte de « bien de famille insaisissable ». Il est défendu de faire vendre à un paysan sa maison, ses deux bœufs et une étendue de terrain représentant cinq journées de labour.

Le peuple vit très sobrement, il est intelligent, d'un naturel excellent, honnête, loyal, laborieux et très patriote.

La Serbie est un pays essentiellement agricole. Toutes les céréales y sont cultivées. Dans les pays chauds du sud, on cultive surtout le pavot, dont on extrait l'opium, qui donne lieu à un commerce important.

Les paysans serbes s'occupent aussi beaucoup de la culture des fruits, de l'élevage, de l'apiculture et de la sériciculture.

Commerce, industrie, mines. — Le commerce est très florissant en Serbie. On exporte des céréales, des œufs, du bétail, des minerais, du bois et des fruits. La marmelade de pruneaux, en particulier, est l'objet d'une exportation considérable.

La Serbie importe des produits manufacturés. Les articles de Paris, et surtout la mode parisienne, sont très estimés.

Une bonne législation du travail règle tous les rapports commerciaux, que secondent de nombreuses banques.

Le développement du commerce est favorisé également par la navigabilité de la Save et du Danube, par un réseau de routes, de chemins de fer, de lignes télégraphiques et téléphoniques.

Les voies ferrées sont, pour la plupart, exploitées par l'État. La ligne principale va de Belgrade à Salonique, en passant par Nich et Uskub.

Le réseau de routes et de chemins de fer est toutefois susceptible encore d'une grande extension.

L'industrie est également loin d'avoir acquis le développement auquel elle peut donner lieu. La Serbie est très riche en mines de toutes sortes, mais jusqu'ici celles-ci sont incomplètement exploitées.

On extrait le cuivre, le plomb, l'or et la houille. La plus grande et la plus riche mine est celle de Bor, une des mines de cuivre les plus importantes de l'Europe, exploitée par une compagnie française.

Par contre, si l'industrie minière est peu développée; les métiers de tous genres sont fort répandus.

Armée. — Le service militaire est obligatoire pour tous les Serbes valides de vingt à quarante-cinq ans.

L'armée est divisée en 3 bans : de vingt à vingt-huit ans, de vingt-huit à trente-huit ans, de trente-huit à quarante-cinq ans.

Lorsque les nécessités nationales l'exigent, il peut être fait appel à la « dernière défense », qui comprend les hommes de quarante-cinq à cinquante ans.

L'organisation militaire est tout à fait moderne. L'armée serbe a donné des preuves de son incontestable valeur, de sa grande bravoure, de son héroïque ténacité.

Les récentes guerres l'ont placée au nombre des armées les plus valeureuses et à l'heure où nous écrivons ces pages, elle est en train de montrer ses admirables qualités.

CHAPITRE XI

RÉSUMÉ GÉNÉRAL DE L'HISTOIRE SERBE. CONCLUSIONS.

Les Serbes appartiennent aux Slaves méridionaux, dits Yougo-Slaves comme les Croates, les Slovènes et les Bulgares.

Ils s'établirent dans la péninsule balkanique au VI^e^ siècle, à la faveur de l'impuissance dans laquelle se trouvèrent les empereurs grecs de Constantinople de défendre leur vaste empire contre les invasions.

Dès leur arrivée dans les Balkans, malgré la double influence civilisatrice qui s'exerça sur eux, l'influence de Rome et celle de Byzance, les Serbes essayèrent de se grouper en État. C'est la Rascie qui se constitua tout d'abord, puis la prédominance de la Rascie passe à la Zéta, qui correspondait à peu près à l'actuel Monténégro.

Mais ces États durèrent peu : ils devinrent bientôt tributaires de l'empire byzantin.

* * *

En 1168, la Rascie a pour chef le grand joupan Némania. Dès lors, elle prend à nouveau la suprématie

et connaît une période de gloire et de grandeur avec la dynastie des Némanitch.

Le fils de Némania, Étienne premier couronné, fonde un royaume serbe et, avec l'aide de son frère saint Sava, obtient l'autonomie de l'Église nationale.

Ce royaume s'agrandit avec Ourosch, Miloutine, Detchanski, mais il atteint l'apogée de la puissance avec le tsar Douchan, dit le Fort (1331-1355), le Charlemagne de la Serbie.

Malheureusement, les successeurs de Douchan sont trop faibles pour conserver la puissance dont ils héritent. Les Turcs sont vainqueurs des Serbes à la bataille de la Maritza en 1371 et, malgré les exploits du héros populaire Marko « fils de roi », ils subjuguent les provinces serbes.

En 1389, les Turcs sont de nouveau victorieux à Kossovo. Les efforts du roi Étienne et du despote Georges Brankovitch ne parviennent pas à sauver le despotat de Serbie, qui disparaît en 1459 sous les coups de Mahomet, le conquérant de Constantinople.

* *
* *

La Serbie connut alors une domination odieuse : les Turcs firent peser sur elle une tyrannie si violente et si brutale que le souvenir n'en est point encore effacé.

Cette tyrannie ne tarda pas à soulever des représailles, dirigées par les Haïdouks, « bandits sublimes » vengeurs et protecteurs du peuple opprimé.

Lorsque l'Autriche eut à se défendre elle-même contre les Turcs, avides de conquêtes, elle trouva des auxiliaires précieux chez les Serbes. Les succès remportés par ces derniers avec Kotcha, leur valurent la reconnaissance du pachalik de Belgrade, avec certaines libertés, en 1791, au traité de Svichtovo.

Pendant la domination turque, la république de Raguse devient le refuge de la civilisation serbe.

Mais l'oppression ottomane, quoique brutale, n'étouffait point, chez les Serbes, l'esprit national.

En 1804, ces derniers se soulèvent à la voix de Karageorges. Cependant, les succès remportés par les insurgés n'amènent que la constitution d'un État éphémère. La première insurrection demeure sans résultats définitifs pour la Serbie, que la Russie, menacée elle-même par Napoléon, ne sut ou ne put aider jusqu'au bout.

La deuxième insurrection de 1815 fut plus heureuse avec Miloch Obrénovitch. Les Turcs, battus à Lyoubitch et à Tcha-Tchak, durent reconnaître l'autonomie de la Serbie (1817), sanctionnée à nouveau par le traité d'Andrinople (1829).

Les princes Miloch, Michel, Alexandre Karageorgevitch règnent tout d'abord.

Le prince Michel conçoit, à son retour au pouvoir, le vaste projet de réunir les Slaves du sud, lorsqu'il meurt, en 1868, mystérieusement assassiné.

En 1882, le prince Milan change son titre en celui de roi. Sous son règne éclate l'insurrection d'Herzégovine, qui fait reculer d'une étape nouvelle la domination turque dans les Balkans. La Serbie soutient cette insurrection d'une province-sœur, mais le traité de San-Stéphano est une cruelle déception pour elle, car l'Herzégovine tombe sous la domination autrichienne. La Serbie s'agrandit toutefois de quatre départements, au Congrès de Berlin qui revisa celui de San-Stephano (1878).

La nation serbe, sous l'inspiration de ses écrivains, de sa jeunesse ardente et patriote, avide de culture, s'éveillait lentement à la lumière. Malheureusement, les Obrénovitch, subventionnés par l'Autriche, eurent une politique qui ne répondait nullement aux aspira-

tions nationales. Le pays fut en proie aux luttes intestines, aux rivalités, aux compétitions, à l'arbitraire, à la tyrannie gouvernementale.

Le roi Milan dut abdiquer en 1889 et, en 1903, la dynastie des Obrénovitch disparaît par l'assassinat du roi Alexandre et de la reine Draga.

Le roi Pierre Ier.

Alors, l'Assemblée nationale appelle au trône le roi actuel, Pierre Karageorgevitch, petit-fils du héros de la première insurrection, qui avait combattu en 1870 dans les rangs de l'armée française, et qui avait pris part au soulèvement de l'Herzégovine en 1876.

D'un dévouement absolu à son pays, obéissant aux aspirations populaires, le roi Pierre s'entoura de bons ministres, qui redonnèrent à la Serbie la force et le prestige.

Lorsque le pays fut réorganisé et préparé à sa grande tâche, le roi reprit la politique nationale, qui demandait la libération des frères opprimés. D'accord avec ses alliés, le Monténégro, la Grèce et la Bulgarie,

la Serbie entreprit la lutte contre les Turcs. Elle fut victorieuse à Koumanovo, à Prilep et à Monastir (1913) et le traité de Londres termina cette première guerre balkanique.

Mais l'ambition bulgare, qui convoitait la Macédoine, déchaîna une deuxième guerre entre les alliés de la veille. La Serbie, la Grèce et le Monténégro durent se dresser contre la Bulgarie qui, battue à la Brégalnitza, dut accepter la paix de Bucarest (août 1913).

La Serbie obtint enfin une grande partie de la Macédoine, conquise plusieurs fois au prix du sang.

Une ère de prospérité semblait s'ouvrir pour le jeune royaume, lorsque la convoitise autrichienne, désireuse de s'assurer Salonique, secondée par l'ambition allemande, qui rêvait de devenir maîtresse de la route Belgrade-Constantinople-Bagdad, déchaîna le grand conflit européen, à l'occasion de l'attentat de Sarajevo (15 juin 1914).

La Serbie, en dépit de ses glorieuses victoires contre l'armée autrichienne, ne tarda pas à succomber sous le poids d'une écrasante coalition austro-bulgaro-allemande.

Elle put sauver une partie de son armée, par une retraite héroïque à travers l'Albanie et, aujourd'hui, réorganisée, elle combat de nouveau avec acharnement pour libérer le sol national que foule l'étranger.

*
* *

A l'heure où le canon parle encore, il ne nous appartient pas de prophétiser l'avenir. Mais, en terminant cette rapide esquisse historique, nous voudrions que deux conclusions s'imposassent à l'esprit du lecteur.

La première, c'est que l'histoire elle-même donne un sens profond au problème de la Yougo-Slavie, qui se posera demain à l'attention des diplomates.

Oui, il existe des peuples, désignés sous le nom général de Yougo-Slaves, qui ont une même origine de race, une communauté séculaire d'aspirations.

Comme le remarque avec raison M. De Lanux, « dès les origines, le peuple yougo-slave eut à lutter pour son existence. Placé au grand carrefour des races orientales et occidentales, le front de résistance se trouva divisé selon trois directions principales : front de Germanie, front de Hongrie, front oriental, et les dénominations de Slovènes, de Croates et de Serbes correspondent à peu près à ces trois secteurs de la résistance nationale.

Les Slovènes furent les premiers subjugués (au IX[e] siècle), ce qui ne les empêcha pas de conserver jusqu'à nos jours une vivace conscience nationale, nullement inférieure à celle de leurs frères indépendants[1]. »

De son côté, M. Denis a pu écrire : « En quoi les Serbes diffèrent-ils des Croates? Ni les ethnographes, ni les philologues ne sont parvenus à le découvrir. En fait, les Croates et les Serbes appartiennent à la même race, parlent et écrivent la même langue. Ils n'ont été séparés que par l'histoire. Les Serbes ont subi plus profondément les influences byzantines, ce qui se marque par leur orthodoxie et l'usage de l'écriture slave ou cyrillique; les Croates, voisins de l'Italie, ont été pénétrés de très bonne heure par la civilisation occidentale; ils sont catholiques et emploient l'alphabet latin[2]. »

Les Croates durent accepter, dès 1102, l'autorité hongroise et, en 1526, celle des Habsbourg, mais ils n'ont jamais cessé pourtant de demeurer fidèles à la cause slave. Toute leur histoire, depuis un siècle, « se

1. *La Yougoslavie*, par Pierre de Lanux (chez Payot et C[ie]), p. 122.

2. E. Denis, *La Grande Serbie* (chez Delagrave), p. 145.

résume dans un effort continu et progressif pour se dégager des préjugés confessionnels et se rapprocher des Serbes, afin de trouver dans cette alliance les moyens de résister aux empiétements des Allemands et des Magyars. »

Quant à la Dalmatie, nulle part, peut-être, le sentiment yougo-slave n'y est plus accusé. Il suffit, pour s'en convaincre, de savoir avec quel enthousiasme délirant y furent accueillies les victoires de Koumanovo, de Prilep et de Monastir.

Au reste, il n'est pas nécessaire d'esquisser ici l'histoire respective des divers peuples yougo-slaves pour établir leur communauté d'aspirations et l'unité de leur conscience nationale. Ce que nous avons dit de la Serbie suffit à montrer que tous les mouvements nationaux qui s'y sont produits ont eu leur répercussion chez les peuples-frères.

N'est-ce pas le ban de Bosnie qui aide Némania à fonder un État puissant? N'est-ce pas en Dalmatie que se réfugie la civilisation serbe pendant la domination Turque? Si la Serbie de Douchan et la Bosnie de Tvrtko n'ont pas réalisé l'union de toutes les provinces yougo-slaves, dès le XIV^e^ siècle, c'est que l'élan de vie nationale, qui se manifestait déjà à cette époque, fut étouffé par la redoutable invasion des Ottomans. Mais pourquoi Marko serait-il devenu, dans toute la Yougo-Slavie un véritable héros national, s'il n'y avait pas chez tous les peuples qui la constituent, des sentiments communs, remontant à plusieurs siècles?

Ainsi donc, « le problème panserbe n'est pas né de la fantaisie ambitieuse d'une poignée de rêveurs. Il a été dicté aux politiques par l'histoire et l'ethnographie, il est sorti de la conscience des peuples qui, depuis plusieurs siècles, tendaient par un effort continu et unanime à confondre leurs destinées. Il en résulte avec une évidence manifeste qu'à moins de violer les prin-

cipes les plus élémentaires de la justice internationale et de blesser les populations yougo-slaves dans leurs sentiments les plus profonds et les plus naturels, la Bosnie, l'Herzégovine et le royaume triunitaire de Croatie-Slavonie-Dalmatie, doivent, sans discussion possible, être compris dans le nouveau royaume Serbe[1]. »

La question des Balkans devra donc être examinée d'un autre point de vue qu'elle ne l'a été jusqu'ici.

La seconde conclusion que nous voudrions voir se dégager de l'histoire est que la Serbie mérite bien de demeurer notre alliée.

On a pu voir quels lointains souvenirs nous unissent à elle. Au VII^e^ siècle, c'est un prêtre français qui va prêcher la religion chrétienne aux Slaves du Bas-Danube. Au XI^e^ siècle, c'est un prince serbe qui témoigne sa sympathie aux Croisés français. C'est une princesse française, la reine Hélène, qui occupe le trône de Serbie au XIII^e^ siècle et qui est vénérée, encore aujourd'hui, comme une sainte nationale. Plus près de nous, c'est le roi Pierre qui, au moment où la France luttait contre la Prusse, vient s'engager dans les rangs de l'armée française.

En dehors de ces souvenirs communs, il y a, entre la France et la Serbie, des affinités subtiles et profondes.

La première a toujours été le champion du droit et de la liberté. Mais la seconde n'a-t-elle pas soutenu des luttes héroïques contre la formidable invasion turque, servant ainsi de rempart à l'Europe?

La Serbie est une nation malheureuse : les moindres parcelles de son territoire ont dû être conquises ou conservées au prix de sacrifices inouïs et perpétuels.

N'est-ce pas une raison de plus pour que nos cœurs

1. E. Denis, *ouvrage cité*, p. 208.

aillent vers elle, nous qui aimons les faibles et les opprimés?

La Serbie, d'ailleurs, a souvent tourné ses regards vers notre nation, dont la générosité et l'altruisme l'attiraient. Quand, après le lourd sommeil de la domination turque, la jeunesse serbe s'est éveillée, c'est en France qu'elle est venue se former à la vie politique.

Comme on l'a remarqué avec justesse, la Serbie est le pays le plus francophile du monde et cela s'explique par des affinités de tempérament et d'aspirations.

Puissent ces quelques pages accroître le nombre des amis d'une jeune et vaillante nation qui, pareille à la France, donne le meilleur de son sang pour que la patrie vive, qui incarne, elle aussi, les plus nobles qualités du cœur et de l'esprit et que son passé destine à devenir demain la France des Balkans.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE v

AVANT-PROPOS XXIX

INTRODUCTION. XXXI

CHAPITRE I. — Les origines du peuple serbe 1

— II. — Arrivée des Serbes dans les Balkans. Essais de formation d'État 8

— III. — La formation de l'État serbe. Période de gloire et de grandeur avec la dynastie des Némanitch. Décadence. Commencement de la lutte contre les Turcs 13

— IV. — La bataille de Kossovo. Les provinces serbes soumises à la domination turque 27

— V. — La vie nationale au moyen âge 35

— VI. — Époque de domination turque. Les Haïdouks et les Ousquoks. Les Serbes, avec l'aide de l'Autriche, luttent contre les Turcs. Guerre de Kotcha. 44

— VII. — Première insurrection. Karageorges. Formation d'un État qui disparaît à nouveau. 52

— VIII. — Seconde insurrection. Restauration de la Serbie. Alexandre Karageorgevitch. Michel Obrénovitch. Insurrection d'Herzégovine. Fin de la dynastie des Obrénovitch. . . 59

— IX. — Retour au pouvoir de la dynastie des Karageorgevitch avec le roi Pierre. Les guerres balkaniques. La Serbie dans la guerre actuelle 75

— X. — La civilisation serbe au XIXe siècle 86

— XI. — Résumé général de l'histoire serbe. — Conclusions 93

485-17. — Coulommiers. — Imp. PAUL BRODARD. — 9-17.

89095893327

b89095893327a

CPSIA information can be obtained at www.ICGtesting.com
Printed in the USA
LVOW120719190912

299415LV00002B/127/P

Prcis D'histoire Serbe... (French Edition) BF1001
BF100192-4097 92 0402W0M0428BE
CLOVER BOOKS

9 781274 719362

W2-BDT-836